

Comptes rendus

Giancarlo GIARDINA, *Tragedie. I; Ercole, Le Troiane, Le Fenicie, Medea, Fedra. Lucio Anneo Seneca*. Edizione critica a cura du G. G., Pise-Rome, Fabrizio Serra, 2007 (Testi e commenti, 22), 25 × 18 cm, 387 p., 95,00 €, ISBN 978-88-6227-017-5.

L'édition des tragédies de Sénèque est un terrain miné, sur lequel des travaux récents ont toutefois permis de s'avancer d'un pas plus sûr. Ces vingt-cinq dernières années ont été en effet très bénéfiques pour l'étude de l'œuvre dramaturgique du stoïcien. L'édition que fit paraître, en 1986, O. Zwierlein pour les *Oxford Classical Texts* fut un événement (cf. G. Giardina, *Una nuova edizione delle tragedie di Seneca* dans *RFIC* 115, 1987, p. 242-249). Préparé par des *Prolegomena zu einer kritischen Ausgabe der Tragödien Senecas* (1983), ce travail a apporté son lot d'améliorations et de suggestions, commentées dans un *Kritischer Kommentar zu den Tragödien Senecas* (1986). La nouvelle édition «Budé», due à F.-R. Chaumartin (3 vol., 1996-1999), ainsi que les deux nouveaux volumes «Loeb» par J. G. Fitch (2002 et 2004), complétés par des *Annaeana Tragica. Notes on the Text of Seneca's Tragedies* (2006), ont fourni à leur tour une contribution importante. Entre-temps, les tragédies ont bénéficié chacune d'une ou de plusieurs éditions commentées, qui les ont replacées dans leur contexte philosophique, historique et littéraire. On mesure ainsi le chemin parcouru depuis L. Herrmann, dont l'édition est désespérément obsolète. En 1966, G. Giardina apporta sa pierre à l'édifice en publiant une édition des tragédies qui fit date, malgré certaines faiblesses (cf. le c.r. de Zwierlein dans *Gnomon* 41, 1969, p. 759-769). Marquant une réaction contre l'hypercritique et un retour vers le texte des meilleurs manuscrits, elle fut l'une des premières à accorder de l'importance aux *codices* du groupe A en présentant la première collation complète des trois manuscrits fondamentaux de cette classe, P C S. Le texte édité alors par Giardina est sans aucun doute supérieur à celui qui était diffusé à cette date. Malgré tous ces progrès, de nombreuses incertitudes subsistent, à tel point qu'il n'est pas superflu de disposer, pour une étude approfondie, de trois ou quatre éditions pour y voir clair. L'ouvrage que voici n'est pas une édition standard qui proposerait un texte canonique, établi une fois pour toutes. Est-il du reste possible d'arriver un jour à établir un texte définitif des tragédies de Sénèque ? Son but est de fournir un texte qui pose des questions sur les leçons traditionnellement acceptées et sur l'interprétation des tragédies. C'est donc un travail de spécialiste, destiné à des spécialistes. Son auteur le présente explicitement comme une étape pour se rapprocher d'un texte satisfaisant : «una tappa del progressivo avvicinamento a un testo soddisfacente della importante opera drammaturgica di Seneca» (p. 64). L'ouvrage comporte une introduction très détaillée, dont le seul objet est l'étude de la tradition manuscrite, une description des critères éditoriaux suivis, une liste des conjectures, une bibliographie, les sigles des manuscrits et le texte des cinq tragédies. On peut s'étonner de ne pas trouver de *stemma codicum* – auquel aboutissait pourtant un travail préparatoire de l'auteur datant de 1965, *La tradizione manoscritta di Seneca tragico* dans *Vichiana* 2, 1965, p. 31-74. L'introduc-

tion commence *in medias res*. Les tragédies de Sénèque sont transmises par une tradition à deux branches (E et A). La première, qui a été mise en lumière et utilisée pour la première fois par Gronovius, est représentée essentiellement par l'*Etruscus* (E), tandis que la seconde regroupe un plus grand nombre de manuscrits et est caractérisée par de nombreuses interpolations, répertoriées p. 35-38. Les manuscrits qui se rattachent à la branche A (P T C S) ne sont pas uniformes. Il arrive en effet que P T concordent avec la branche E, comme le montrent six pages d'exemples (p. 13-18). Le problème le plus épineux pour l'éditeur est sans aucune doute celui du rapport entre les deux branches. L'introduction se poursuit par l'exposé des qualités respectives de P et de T et discute l'interpolation caractéristique de la branche A, pour en arriver à l'évaluation du palimpseste R (*Ambrosianus rescriptus*), du v^e s., et à l'analyse des leçons qu'il a en commun avec les branches E et A. L'archétype de E et A doit être plus tardif que la source inconnue de R. La première partie de l'introduction se termine par des remarques sur les autres manuscrits (M F N, K Q e, ces trois derniers étant des *codices contaminati* 'AE'). Giardina revient alors sur les critiques adressées à son édition de 1966, notamment celles formulées par Tarrant dans son *Agamemnon* et par Fitch dans son commentaire sur l'*Hercules Furens*. La dernière partie de l'introduction propose une discussion des corrections, fort abondantes, qu'elles soient proposées par Giardina lui-même ou par des éditeurs antérieurs (M. Billerbeck a établi un répertoire, inédit, des conjectures proposées aux tragédies). Contrairement au travail de 1966, où les conjectures étaient rares – 8 corrections dans le texte et 29 propositions dans l'apparat critique, l'éditeur leur préférant les *crucis desperationis* (plus de 40) –, cette édition fourmille en conjectures (déjà fort nombreuses dans l'édition de Zwierlein). Giardina ne cache pas le caractère spéculatif de ses propositions. On en dénombre environ 700, c'est-à-dire environ deux par page (la liste établie p. 52-55, redondante par rapport à l'apparat critique, n'est pas exhaustive). La plupart de ces corrections ont fait l'objet, depuis 1980, de notes critiques parues dans différentes revues. C'est bien entendu la caractéristique majeure de cette édition, dont l'apparat critique a toutefois été simplifié (il donne essentiellement les variantes de E et A), si on le compare à celui de l'édition précédente. L'introduction se termine par dix exemples de corrections. La démarche de Giardina est très audacieuse et a de quoi heurter les philologues habitués au conservatisme en matière de critique textuelle (et j'en fais partie). Giardina en est conscient. Dans certains cas, l'argumentation peut paraître convaincante. Ainsi, à propos du vers 1275 de *Phèdre*, les manuscrits donnent *patefacite acerbam caede funesta domum*. Giardina propose de corriger *acerbam* en *aspersam*, car *acerbam* construit avec un ablatif de cause (*caede*) fait difficulté. Mais la métrique autorise-t-elle la correction ? Il semble que non, car elle engendre un spondée au second pied. Des impossibilités d'ordre métrique avaient du reste déjà été signalées par Courtney et Zwierlein pour l'édition de 1966. De plus, je ne puis accepter un principe méthodologique appliqué à plusieurs endroits. Selon Giardina, la répétition de mots serait à l'origine d'erreurs de la part du scribe (*Influenzfehler*). Dans *Hercules Furens*, le *squalidus* du v. 765 entraîne le *squalent* du v. 767. Un des deux mots devrait donc faire l'objet d'une correction (une liste est établie p. 31-34). L'application trop systématique de ce principe risque de dénaturer certaines expressions de Sénèque, qui a sans doute recherché la répétition. Pour ne prendre qu'un exemple, il me paraît absurde de vouloir corriger, dans *Hercules Furens* 405, *bella delectat cruore* en *tela...* simplement parce que le terme *bellum* apparaît avant (402) et après (407). Il est dangereux de vouloir à tout prix faire correspondre le texte à une conception du style qui est la nôtre, où la répé-

tition est synonyme de lourdeur. Ce travers doit précisément être évité dans le cas d'auteurs dont le style «baroque» peut déconcerter. Le plus bel exemple est fourni par certains passages de Pétrone. Des philologues ont corrigé le texte parce qu'ils trouvaient qu'il s'écartait trop de la norme. En agissant de la sorte, ils ont bien souvent dénaturé la spécificité du style de l'auteur en standardisant sa langue. Il me semble que c'est précisément ce que fait Giardina pour la langue de Sénèque dramaturge. En d'autres termes, c'est un exercice vain de vouloir inventer des *emendationes* quand le texte des manuscrits suffit. Contentons-nous de ce que nous avons plutôt que de rêver à ce que nous n'avons pas. Voici deux exemples de correction inutile. Dans *Hercules Furens* 689-690, les manuscrits donnent *horrent opaca fronde nigrantes comae / taxo imminente, quam tenet segnīs Sopor, ...*, texte imprimé par Zwierlein, Chaumartin et Fitch et parfaitement compréhensible («d'obscures frondaisons à l'épais feuillage tremblent avec, au dessus d'elles, un if que retient le sommeil languissant»). Giardina, qui avait curieusement placé une *crux* à cet endroit dans l'édition de 1966, corrige, je ne sais pour quelle raison, l'ablatif *taxo imminente* en un génitif *taxi imminētis*. Un autre cas me laisse tout aussi perplexe. Au vers 304 des *Troyennes*, Giardina corrige le texte des manuscrits *amore subito* – adopté par Zwierlein et Chaumartin [alors que Fitch retient la correction de Bentley *amoris aestu*] – en *amoris auidum* (en 1966, il proposait *amoris ictu*) en citant, à l'appui de cette proposition, Pline l'Ancien et Horace. On ne sait trop ce qui a motivé cette correction (serait-ce la coordination d'un adjectif à un complément au génitif, un peu déroutante certes, mais somme toute assez banale [cf. *Hercules (E)taeus* 966 : *pro Nesse fallax atque semiferi doli*, où un adjectif est coordonné à un génitif de qualité] ?). À ce compte, autant réécrire toute l'œuvre de Sénèque ! Je reviens sur le choix des leçons, qui est crucial lorsque E et A présentent des divergences très nettes. Il faut un examen cas par cas. Au vers 195 de *Phèdre*, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait conserver, avec P. Grimal (Paris, 1965), la leçon de E (*deum esse amorem turpis et uitio furens/finxit libido...*) plutôt que de lui préférer celle de A (*fauens*), à laquelle Zwierlein et Chaumartin donnent aussi la priorité. Si cette dernière est étayée par une citation (de mémoire ?) de saint Augustin (mais, en matière de critique textuelle, les meilleurs témoins ne sont pas nécessairement les plus anciens), la leçon de E, qui est *difficilior*, donne un sens bien meilleur. La répétition (v. 197 : *furori*), loin de faire problème, vient garantir le *furens* du v. 195. En conclusion, cette édition, si elle témoigne d'une grande familiarité avec l'œuvre dramaturgique de Sénèque, est à manier avec prudence. Elle ne pourra servir pour une première approche de ces textes difficiles, sur lesquels pèse encore trop lourdement le poids d'une tradition philologique pluriséculaire faite de corrections, de transpositions et de suppressions de vers.

Bruno ROCHETTE.

Jean PEYRAS, *Arpentage et administration publique à la fin de l'Antiquité. Les écrits des hauts fonctionnaires équestres*. Textes établis et annotés par J. P., Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, 22 × 16 cm, xxi-111 p. en partie doubles, fig., 22,00 €, ISBN 978-2-84867-223-6.

Manifestant une nouvelle fois la vitalité des recherches conduites sur les *agrimensores* par l'équipe de l'ISTA, l'ouvrage de Jean Peyras propose une traduction commentée de textes tardifs d'arpentage (époque de la dynastie valentino-théodosienne), émanant du bureau des géomètres perfectissimes de l'administration civile romaine. Les documents proposés sont répartis entre trois passages de Vitalis *auctor*,

associé une fois au nom d'Arcadius, deux extraits des perfectissimes *auctores* Faustus et Valérius, deux extraits du perfectissime *auctor* Gaius, dont l'un est mis sous l'égide d'un Prince nommé Théodose, trois documents de Latinus, perfectissime, *auctor* et *Togatus Augustorum*, associé, une fois, à Myscontius, également *Togatus Augustorum auctor*, trois listes du perfectissime *auctor* Innocentius. Cet ensemble est complété par une liste des *Casae Litterarum*. Si l'élaboration de ces textes est à situer aux environs de 400, la constitution d'un corpus didactique dans lequel figurent des documents d'époques diverses est postérieure. — L'auteur définit, en Introduction, les orientations de base de son enquête, fondée sur une confrontation entre les relevés de terrain et les informations données par les agents de l'État. Il précise la qualité et le statut de ces agents dits *auctores*, c'est-à-dire aptes à revêtir par délégation l'*auctoritas* du Prince et habilités à créer des systèmes d'organisation du sol et, pour plusieurs d'entre eux, *Viri Perfectissimi*, niveau élevé de la hiérarchie équestre. S'agissant des textes mêmes, Jean Peyras insiste sur l'origine administrative des informations touchant les bornages, les missions, les descriptions régionales et considère qu'il s'agit de données longtemps utilisées dans leur fonction administrative originelle, leur emploi pour la formation n'intervenant que plus tard. Il note également la pertinence de ces notices impliquant une compétence technique (connaissance de terrain), mathématique, juridique. Quelques remarques sont par ailleurs présentées sur la «langue du texte», qu'il ne convient naturellement pas de caractériser, comme le note justement J. P. par rapport à une norme abstraite de «latin classique», mais qui appellerait une analyse plus précise, d'une part, des faits de langue proprement dits, laissant discerner l'évolution vivante de la langue latine, et – différenciées de ces faits – des composantes d'autre part d'un langage technique spécifique. On regrette enfin que ne figure pas, dans cette Introduction éclairante, quelques lignes au moins de commentaire sur l'historique et la qualité des illustrations accompagnant le texte. — À l'exception de la dernière liste des *Casae Litterarum*, pour laquelle l'auteur indique avoir directement utilisé tous les manuscrits, le texte de référence est celui de Lachmann. Une cinquantaine de corrections, ou amendements, sont signalés dans un apparat déclaré «simple et lisible», effectivement allégé, mais dont la cohérence semble parfois mise en défaut. La confrontation, dans l'apparat, d'une leçon retenue avec tantôt le *Gudianus*, tantôt le *Palatinus*, tantôt les deux, tantôt Lachmann, tantôt sans autre référence ne paraît obéir à aucun critère net. Marquer comme personnelle, au titre d'une simple modification de présentation, une leçon déjà attestée est surprenant : ainsi pour *paganorum*, déjà chez Josephson, avec le *o* restitué en italique, mais entre crochets obliques chez J. P. (note 202 de l'apparat). On ne saurait non plus marquer comme personnelle une leçon présente dans un manuscrit : cas de *albario*, de *seras* (notes 199 et 200 de l'apparat), lectures déjà présentes dans le *Berolinensis*. Quelques corrections sont peu compréhensibles ou insuffisamment fondées : *ex solute*, par exemple (notes 138, 140, 152 de l'apparat), *perlendas* (note 83 de l'apparat). Le commentaire appelé à expliciter certains choix est parfois sommaire. La correction [*Babylonis*] *Romae*, signalée dans l'apparat (*Babylonis* : *detraho ego*) est glosée dans la note 66 : «Babylonis a été écrit par erreur». Peut-être pouvait-il être ajouté que cette erreur était facilement explicable de la part de copistes auxquels était certainement familière l'assimilation par la polémique chrétienne de Rome à Babylone ; indiqué surtout que la même erreur figurait dans la page anonyme consacrée à l'«Exposé des limites et des bornes» (cf. note 67). La travail de correction eût pu être parfois aussi mieux éclairé par des rapprochements internes : ainsi de la lecture de la phrase : *de sinistra parte lapides grandes quae in*

aluo exclusas (correction de *exduas*) *serras habens cauas* (section 148), à rapprocher de 166 : *De sinistra parte lapides grandes quae in labacro sunt duas serras habet cauas* (notons à propos de la forme *labacro*, qu'après avoir été signalée, l'alternance *bhu* (*labacrum/ lauacrum*) eût pu laisser place à une graphie unique). On reconnaîtra cependant, dans le plus grand nombre des cas, la pertinence des lectures retenues et la solidité des explications y afférentes (cas par exemple de *uaratio*, dans la section 95. Voir note 129). — Les difficultés de traduction inhérentes aux textes présentés relèvent à la fois de leur contenu spécialisé, de l'imprécision d'un certain nombre de références et d'un mode de rédaction privilégiant l'écriture elliptique de notes de travail. J. P. s'est attaché à proposer une version française qui, tout en respectant les caractères formels spécifiques de ces textes, soit en même temps précise et lisible (l'objectif déclaré, cependant, de «rendre en un français correct ce latin elliptique» apparaît mal défini : un français elliptique n'est pas nécessairement incorrect !). Si cette version française est digne, pour l'essentiel, de constituer une traduction de référence, quelques réserves peuvent être cependant émises sur certains traitements : celui, d'abord, des dénominations techniques, légitimement maintenues sous leur forme latine lorsque cet usage est consacré dans le langage moderne des spécialistes, lorsque ces termes aussi sont explicitement cités dans le texte originel, après une définition (type, 38 : *terminos quos botontinos appellauimus*) ou restent plus précis sous leur forme originelle (type : *limes*). D'autres emplois sont beaucoup moins convaincants, dans les formes hybrides notamment telles que : *tuile-imbrex* et, surtout : *tuile-tegula* (26 / 27) ! Certains choix de traduction n'emportent pas, par ailleurs, une franche adhésion : Dans la section 86, la traduction de *ratio* par «organisation rationnelle» est forcée ; dans la section 57 *auctorum sublimitatem* est curieusement rendu par la «sublimité des auteurs» et interprété, dans la note 80, comme renvoyant à l'élévation du style. Dans un contexte où référence est faite au respect dû aux *auctores*, *sublimitas* ne renverrait-il pas plutôt, suivant un emploi de l'abstrait bien attesté dans la langue de l'administration et de la chancellerie tardive, à une «haute autorité» ? C'est encore, en plusieurs cas, la rédaction française même qui est susceptible de rendre imprécis le contenu du texte : dans la section 92, *diriguntur*, utilisé dans le groupe *aquarum ductus diriguntur*, ne signifie sans doute pas «aligner», mais «conduire», «amener» (cf. Vitruve, *Arch.* 8, 6, 5). ; dans la section 98, «personnalité» est impropre (*condicionem*) ; de même «sans interruption», en 108 (*usque*), «volontiers», en 110 (*maxime*), «renvoie», en 158 (*mittit*), en 203 «se laisse aller» (*se mittitur*) ; dans la section 180, la valeur du comparatif d'un nom de couleur est mal cernée... — Occupant une place importante dans l'ouvrage, le commentaire proposé répond avec compétence aux nombreuses, diverses et difficiles questions soulevées par les textes : questions intéressant l'établissement du texte, le vocabulaire utilisé, la documentation, historique, juridique, technique. L'argumentation est claire, solidement fondée. L'apport est ici de grande qualité scientifique. — L'ouvrage est complété par un *Index uerborum* et un *Index nominum*. Une brève bibliographie était donnée en fin de l'Introduction.

Louis CALLEBAT.

Michel FERRÉ, *Martianus Capella. Les noces de Philologie et de Mercure*. Tome IV. *Livre IV. La dialectique*. Texte établi et traduit par M. F., Paris, Les Belles Lettres, 2002 (Collection des Universités de France), 19,5 × 13 cm, xc-141 p. en partie doubles, 35,00 €, ISBN 978-2-251-01448-7.

Le très notable inconvénient des entreprises menées en ordre dispersé est précisément leur manque d'organicité. S'attaquer aux neuf livres des *Noces* par son livre 7

De arithmetica, poursuivre l'offensive en direction de son livre 6 *De geometria*, puis vaillamment s'en prendre à son livre 4 *De dialectica* était audacieux. Mais cette audace n'était sans doute que celle du soldat contraint à l'héroïsme par une supérieure nécessité. On la devine d'ordre académique ; on l'aurait voulue explicitée. Ceux qui ont l'esprit à ce genre de chose y trouveront certes du piquant. Un exemple : dans son introduction, Michel Ferré pose les quelques linéaments biographiques nécessaires à l'intelligence du *De dialectica* (p. VII-VIII), puis en considère l'aspect littéraire, d'abord sur le plan général de *De nuptiis* en tant que *fabula* (p. VIII-IX), puis plus particulièrement du *De dialectica* saisi comme satire ménippée (p. VIII-XIII). Ce qu'il en dit est parfait, mais il ne considère ni ne cite ce qui a été dit sur les mêmes sujets par J. Y. Guillaumin dans une introduction générale qu'il faut aller débusquer en tête du livre 7 *De arithmetica*, publié en 2003. *Quae cum ita sint*, le lecteur passera au plus vite à plus consistant. Après une évocation de l'histoire du *triuuium*, et des apports de Pierre Hadot à son histoire, il est fort pédagogiquement rappelé le contenu, l'organisation et la finalité de la source première de ce livre de Martianus : l'*Organon* d'Aristote (p. XIII-XXIV). L'exposé, clair et très instructif pour qui n'est pas spécialiste, se poursuit par la description des métamorphoses mégarique, puis stoïcienne d'une logique qui, bientôt passée en milieu romain, surtout d'expression grecque, tend vers le commentaire et le manuel (p. XXIV-XLVI). Michel Ferré aboutit à deux conclusions (p. XLVI-XLIX), à savoir que la logique romaine a plus à voir avec le stoïcisme qu'avec l'aristotélisme, et que tout Romain, y compris chrétien, est dialecticien. Ici s'arrête l'introduction dévolue aux généralités. On en appréciera l'indéniable clarté, sinon même les évidentes vertus pédagogiques. On sera cependant un peu étonné de voir Michel Ferré lire ce livre *De dialectica* comme un pur traité technique et s'arrêter ainsi brutalement à de la *Quellenforschung*, aussi intelligemment ait-elle été conduite. Certes la page XII et la moitié de la page XIII sont-elles consacrées à du littéraire, mais c'est peu. Après tout, Martianus n'est un technicien qu'aux yeux de qui veut voir Virgile en artigraphe de l'agronomie, et un peu de sa pratique de la prose didactique eût été à considérer à échelle au moins aussi vaste que le reste. Cela est d'autant plus vrai que, comme le remarque d'ailleurs Michel Ferré lui-même (p. LVII), Martianus est un compilateur qui, ajouterais-je, n'a que son écriture à apporter. Les substantielles pages LIII-LXXVII sont consacrées à une étude détaillée des éditions et de la tradition manuscrite. Elles prolongent et répètent en partie ce que Jean-Yves Guillaumin en avait dit dans son édition du *De arithmetica*. Le texte proposé est pourvu d'un appareil critique très abondant. Il se tire de neuf manuscrits jugés les plus fiables, dont plus particulièrement le *Bambergensis Class.* 39 ainsi que le *Reichenauensis* 73. Michel Ferré suit dans leurs grandes lignes les recommandations de Dick/Préaux ainsi que de Willis. Il ne propose pas le stemma d'une tradition trop abondante et contaminée pour en autoriser la constitution sûre. La traduction me paraît exacte ; elle rend compte de la clarté d'une pensée complexe dans l'art et sobre dans la science. Pourvoir ce texte d'un commentaire posait un ardu problème de contenu. En effet, une fois discutés les choix critiques qui nécessitaient explication, il s'agissait de régler l'échelle et le contenu des aides nécessaires à l'intelligence du texte. Étant donné que ce *De dialectica* n'est rien moins que l'abrégé d'un *Organon* aristotélicien passé au filtre d'une érudition millénaire, la difficulté n'était pas à déconsidérer. Michel Ferré lui applique la solution que l'on a vue mise en œuvre dans les précédents volumes. En 316 notes et une petite soixantaine de pages, il fournit donc au lecteur de quoi comprendre le texte dans son immédiateté et non dans sa profondeur. Par conséquent, toute source aristotélicienne est dûment signalée, Cicéron

évidemment se trouve sollicité ainsi que le Pseudo-Apulée, mais aussi les logiciens modernes qui ont formalisé la parole dialecticienne. Le résultat est heureux, mais contraint à l'investigation personnelle quiconque voudra faire de ce texte une utilisation un peu technique.

Carole FRY.

Luigi MUNZI, *Littera legitera. Testi grammaticali latini dell'Alto Medioevo*. Presentazione e edizione critica a cura di L. M., Naples, A.I.O.N., 2007 (A. I. O. N. Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli. Dipartimento di Studi del Mondo Classico e del Mediterraneo Antico. Sezione Filologico-Letteraria. Quaderni, 11), 24 × 17 cm, 181 p., 4 fig.

Par la présente publication l'auteur (M. par la suite) poursuit l'édition des petits traités grammaticaux anonymes se trouvant dans des manuscrits des VIII^e/IX^e siècles qu'il a entamée dans un premier volume de la même série (*Multiplex latinita* A.I.O.N. 9, 2004). Une partie des traités édités ici se trouve dans les mêmes manuscrits que ceux publiés dans le premier volume, tous se situent dans le même contexte historique, celui du milieu wisigoth-insulaire actif dans la deuxième moitié du VIII^e siècle dans l'Italie du Nord. Dans ce volume encore, M. ne tente pas de cerner ce contexte historique, se contentant d'évoquer «un enseignement largement dominé dalle regole della vita monastica e dalla vivissima aspirazione al raggiungimento della *sapientia* cristiana» (p. 11). Ses descriptions sommaires des manuscrits se basent le plus souvent sur des descriptions déjà publiées, même si elles se trouvent dans des catalogues fort anciens, comme celui du fonds BPL de la bibliothèque de Leiden. — Les huit petits textes réunis dans ce volume, limités quelquefois à une seule page, traitent tous de l'alphabet. La plupart d'entre eux ont déjà été édités par Hagen dans les *Anecdota Helvetica (Grammatici latini, Supplementum, Leipzig 1870)*. M. en propose une nouvelle édition, non tant pour la *constitutio textus*, car il juge celle de Hagen «déjà plus que satisfaisante» (p. 18), mais pour pouvoir offrir un *apparatus fontium* permettant d'approcher la «*facies* culturale» et l'époque de composition des traités, qu'il délimite par le *terminus a quo* fourni par la connaissance des œuvres d'Isidore de Séville († 636) et le *terminus ante quem* donné par la date des manuscrits qui les transmettent, donc la fin du VIII^e et le début du IX^e siècle. — M. suit dans ce deuxième volume les règles de présentation adoptées dans le premier : chaque texte est précédé d'une introduction indiquant le ou les manuscrits qui le contiennent, les éventuelles éditions précédentes, les règles de transcription adoptées pour la présente édition. M. tente (initiative heureuse) de respecter dans les limites de la compréhension l'orthographe souvent archaïque des témoins manuscrits. L'édition est suivie d'un appareil critique en deux parties, la première consacrée aux variantes textuelles, la deuxième à l'identification des sources. Les deux parties sont pour tous les textes fort rudimentaires, truffées d'inexactitudes et d'omissions. L'identification des sources surtout reste tout à fait hasardeuse, défaut difficilement justifiable étant donné les moyens électroniques actuels que M. ne semble pas avoir mis à contribution. (par exemple : 126.10 l'apparat p. 136 donne *erit* pour *orit* du manuscrit, dans le texte on lit correctement *oret* pour *orit* du manuscrit ; malos... mores *scripsi* pour malis... moribus du manuscrit, en fait M. suit dans le texte le correct malis...moribus du manuscrit. 127.11 Le *Prov.* 10.32 compte pour *Labia*...per-versa, la suite se trouve dans *Prov.* 12.13. 13.9 identifié par M est suivi par 13.14 qu'il n'indique pas et qui lit *Lex* pour *lux* du manuscrit. La fin du chapitre *Lectio*... *legere* abrège Isidore *Synonyma* 2.19 et se termine par *Sententiae* VIII.1 du même

auteur. Les deux passages 128. 12 que M. signale catégoriquement par † *non legitur* se lisent : «et famam suam leserunt et animas ...» «quia in ruina populi sacerdotes mali» (je remercie M.D Reeve pour la collaboration à cette lecture). Il semble s'agir d'un extrait d'un texte conciliaire que je n'ai pas réussi à identifier). Chaque édition se conclut par un commentaire étendu, où le latiniste M. tente de réintégrer ces petits textes médiévaux, écrits dans un latin pauvre et souvent incorrect, dans le champ de son domaine, le développement historique de la grammaire latine. Vu la forme et le contenu rudimentaire de ces textes, cet effort ne produit que peu de renseignements intéressants. Le terrain aurait été plus propice aux efforts d'un médiéviste. — Une bibliographie fort peu à jour termine le volume. (il manque par exemple toute la bibliographie récente concernant les manuscrits utilisés). On s'étonne de l'absence de tout index, ni les *Incipit* des textes édités ni les manuscrits cités sont repérables, même la liste des textes édités fait défaut. Cette présentation serait justifiable dans une édition électronique, mais pour une édition imprimée elle est d'une grande gêne pour le lecteur. Pour y remédier quelque peu je joins une liste des textes édités avec leurs *Incipit* et *Explicit* et les cotes des manuscrits qui les contiennent, accompagnés de quelques remarques sur les manuscrits. — *Genera litterarum diversa sunt...* expl. *non dividitur : atomus est* : Bern BB 207 fol 112r-113r (un manuscrit de Théodulf d'Orléans contenant des textes d'origine italienne, aujourd'hui dispersé entre Paris BNF lat. 7520 + Paris BNF lat. 14088) — *Quaeritur enim quis primus litteras...* expl. *in eis interpretatio vel connexio* : Paris BNF lat. 13025 fol 25v-26r (composé de deux parties, la première réunissant des textes de grammaire copiés sur des modèles italiens) ; Bern BB 417 fol 94r-95r (copié dans le style de Tours après 826 (indication de l'année en cours) contenant des textes dont les traditions sont liées à Théodulf, il pourrait s'agir d'un produit du scriptorium de Hincmar de Reims, héritier intellectuel de Théodulf et imitateur du 'style de Tours') ; Paris BNF lat 1750 fol 142rv r (un manuscrit composite dont la deuxième partie date du x^e siècle). — *Audivimus multos de initium litterarum...* expl. *particula congrue superponitur* : BAV Vat lat 6018 fol 51r-54r (de la fin du viii^e siècle réunissant des textes d'origine italienne ayant servi à la constitution du *Liber Glossarum* en Italie du nord, le manuscrit est marqué par des symptômes orthographiques et paléographiques typiques du milieu wisigoth-insulaire, à mon avis responsable de la constitution du *Liber Glossarum*). — *Littera est elimentum vocis articulatae...* expl. *quia legentibus iter parat* : BAV Vat lat 6018 fol 54r ; Paris BNF lat 2772 + BNF lat 7540 un manuscrit lyonnais annoté et utilisé par Mannon de S. Oyan (voir pour la bibliographie récente P. F. Alberto, *Eugenius toletanus*, éd. CCCM to CXIV et surtout A. M. Turcan-Verkerk, *Mannon de Saint-Oyan dans l'histoire de la transmission des textes* in *RHT* 29, 1999, 169-243, p. 230, n. 15 qui a identifié la deuxième partie de ce manuscrit). — *A aleph deus (non dicitur) alleluia..* expl. *mansuetus, X Y Q* : BAV Vat lat 6018 fol 54v. — *Quia video te de Scripturis velle contendere...* expl. *relique omnes simplices* : BAV Vat lat 6018 fol 97rv. — *A vocalis tribus virgultis comparatur ...* expl. *Ut 'princeps Zabulon, princeps Neptalim'* : Leiden BRU BPL 135 (L) fol 73v-74v (non 93v-94v) (de la première moitié du ix^e siècle, constitué de trois éléments. Le deuxième fournit un des témoins les plus anciens de l'*Expositio sermonum antiquorum* de Fulgentius Planciades dont la tradition est une spécialité rémoise. Le petit traité précédant notre texte *Ars Sergii grammatici* pourrait être une œuvre de Virgilius Maro grammaticus. Il est introduit par la formule *In nomine Dei summi incipit* qui trahit toujours une antécédence wisigoth-insulaire du nord de l'Italie du viii^e siècle.). — *A vocalis est, tribus virgultis comparatur...* expl. *'Principes Zabulon et principes Neptalim'* :

Karlsruhe BL Aug CXII (K) fol 3v - 12v. (un manuscrit de Reichenau du début du IX^e siècle, constitué de deux parties. La deuxième est signé deux fois par un Wulfinus qui, à mon avis, pourrait bien être identifié au grammaticus Wulvinus ami poète de Théodulf d'Orléans). — Ces deux derniers manuscrits contiennent le même texte qui se trouve aussi dans Bern BB 417 (B), d'après lequel Hagen l'a édité. La version de base me semble transmise par B, elle est abrégée dans L et augmentée de nombreux exemples tirés surtout de la Bible et des *Synonyma* d'Isidore dans K. Ces exemples, représentant bien plus que la moitié du texte, ne relèvent pas de la grammaire mais de l'instruction morale. Il y a donc peu de raison de publier ce texte sous l'enseigne de la grammaire. — Pour comprendre la relation entre les trois versions, il aurait été instructif de présenter une édition synoptique des trois témoins (Bern BB 417 (B) édité par Hagen, Leiden BPL 135 (L) et Karlsruhe BL CXII (K) édités par Munzi. — Les exemples introduits par *Obtrectant* dans le chapitre de la lettre O de K se trouvent enrichis d'autres exemples dans trois manuscrits du IX^e siècle. M. conclut son édition par cet exercice de rhétorique accompagné d'un deuxième, variant le thème *Moriturus est*. — *Ratio obtrectant tibi homine...* expl. *Ad memoriam mihi reducis* : Paris BNF lat 2449 (du IX^e siècle de Lyon) ; Vatican BAV Reg lat 1625 (IX^e siècle de Laon) ; Paris BNF lat 4886 (du XI^e siècle). — *Dicatur tibi, bone christiane, a quocumque infidele 'moriturus es, ut ego'..* expl. *Et non nocere superatos. Amen* : Paris BNF lat 4886 (du XI^e siècle).
Veronika von BÜREN.

Hartmut WULFRAM, *Das römische Versepistelbuch. Eine Gattungsanalyse*, Francfort s. Main, Verlag Antike, 2008, 22,5 × 15 cm, 539 p., 69,90 € ISBN 978-3-938032-21-3.

Mag sein, dass für eine Monographie über das römische Versepistelbuch 539 Seiten erforderlich sind. Aber wenn bis zu S. 279 immer noch nichts wirklich Neues gesagt ist, fängt man denn doch an zu zweifeln, ob die 2007 von der Universität Bielefeld als Habilitationsschrift angenommene Qualifikationsarbeit W.s in der vorliegenden Form hätte publiziert werden sollen. Immerhin liefert das S. 279-404 zu Ovids *Tristia* Ausgeführte eine Reihe anregender Gedanken. Doch die letzten 54 Seiten der Darstellung (S. 459-539 enthalten Bibliographie und Indizes) bieten nur noch weitschweifige Darlegung von Bekanntem. So erweist sich der größte Teil des Buches als eine Mischung aus Handbuch und Forschungsbericht. Denn zum einen erörtert M. Themen, die im Zusammenhang mit dem von ihm untersuchten Fragenkomplex durchaus anzusprechen sind, in unnötiger Breite ; die Seiten 16-22 z.B. sind nichts anderes als ein Handbuchartikel über antike „Gebrauchsbriefe“, da man hier allerlei über Schreibmaterial, Postwesen usw. erfährt. Zum anderen referiert M. dann, wenn er sich mit einem kontrovers diskutierten Problem auseinandersetzt, mehr als gewissenhaft alle von ihm registrierten bisherigen Äußerungen zu diesem Problem, lässt dabei die prominenten Philologen ebenso wie nicht ganz so große Geister meist direkt und lang zu Wort kommen – schätzungsweise ein Drittel des Buches besteht aus diesen (gelegentlich halbe Seiten umfassenden) Zitaten, die wir unseren Studenten auszureden pflegen – und entscheidet sich dann in der Regel für eine der vertretenen Ansichten, entwickelt also keine eigene ; eine Ausnahme bilden, wie gesagt, allein die *Tristia*-Kapitel. Tatsächlich wegweisend für künftige Textarbeit im Bereich des römischen Versepistelbuches ist freilich nur eines: M. begreift – und das ist unbedingt gut zu heißen – den *liber*, der von Horaz und Ovid geschriebene poetische Briefe enthält, mit einer Konsequenz, zu der keiner seiner Vorgänger bereit war, als

kompositorische Einheit ; diese wird, wie er mit Recht mehrfach betont, als solche am besten wahrnehmbar, wenn man die Gedichte in der Reihenfolge liest, in der sie vom Autor im Buch angeordnet wurden. Doch bei seinen Ausführungen zu *Epistulae* 1 und 2 des Horaz (ihnen vorangestellt sind wenig themarelevante Kapitel über das Briefkorpus Ciceros und der „Entwurf einer kommunikativ-medialen Briefftypologie“, der nichts weiter ergibt als den Terminus „Epistel“ speziell für Horaz’ und Ovids Versbriefe) erzielt M. damit nicht den Gewinn, den sorgfältige lineare Lektüre ihm hätte bringen können. Denn zum Lesen dieser Texte im engeren Sinne kommt M. gar nicht, weil er sich viel zu lange mit gattungstheoretischen Fragen wie derjenigen nach der postalischen Historizität (die im Grunde müßig ist, weil ihre Beantwortung nichts zur Interpretation beiträgt) und derjenigen nach römischen Versbriefen aufhält, die Horaz’ Vorgänger und Zeitgenossen auf dem Gebiet der Poesie – u.a. Lucilius, Catull und Propertius – in ihre Gedichtbücher aufnahmen. Wenn M. dann endlich zu Horaz’ erstem „Epistelbuch als ‚Gedichtbuch‘“ gelangt und man nun auf eine Textuntersuchung hofft, die mit Blick auf die Komposition des *liber* und die thematische *concatenatio* der ihn tragenden Gedanken uns diese schwierigen Texte besser verstehen lehrt, sieht man sich enttäuscht : M. begnügt sich mit der herkömmlichen Strukturanalyse, die nicht mehr bieten kann als eine Buchübersicht. — Noch enttäuschender als das Kapitel über *Epistulae* 1 ist dasjenige über die Frage, ob der Augustus- und der Florus-Brief ursprünglich mit der so genannten *Ars poetica* ein Buch *Epistulae* II bildeten. Seit dem Erscheinen von C.O. Brinks’ Kommentaren neigt man eher dazu, diese Frage negativ zu beantworten und die *Ars* als separat veröffentlichte Dichtung *sui generis* zu betrachten. M. geht darauf überhaupt nicht ein, sondern zeigt lediglich, dass auch dieses Gedicht den von ihm an eine ‚Epistel‘ gestellten Anforderungen genügt. Er kann sich dann aber nicht entscheiden, ob ein *liber* sich aus drei Versbriefen von 270 bzw. 216 bzw. 475 Versen Länge zusammengesetzt haben könnte, weil es keinen Präzedenzfall eines nur drei Gedichte umfassenden *liber* gibt. Aber dass hier durchaus ein solcher vorliegt, ist in jüngster Zeit immerhin auf der Basis der Strukturanalyse und anhand von Überlegungen zum Adressatenbezug wahrscheinlich gemacht worden (S. Harrison in PLLS13, 2008, 173-186 ; Rez. in F. Felgentreu [et alii], edd., *Per attentam Caesaris aurem*. FS für W.-W. Ehlers, Tübingen, 116-130). M.s Aufgabe wäre es nun gewesen, seine (richtige) These von der Notwendigkeit eines *sequential reading* anzuwenden und so die thematische und verbale Kohärenz der drei Texte zu erweisen. Dabei hätte er wohl u.a. Folgendes bemerkt : 1. Es finden sich auffallende *verbal links* zwischen den Schlüssen und Anfängen der Texte in *Epistulae* 2, z.B. 2,1,269 *uendentem* / 2,2,2 *uendere* ; 2,2,216 *rideat* / AP 5 *risum* ; 2. Wenn Horaz sich in dem Brief an Florus von der Poesie verabschiedet und sagt, es sei nützlich, *tempestivum pueris concedere ludum* (2,2,142), könnte er mit den Knaben, denen er das Dichten nun überlässt, konkret die beiden in der *Ars* angeredeten jungen Pisonen meinen. — Nachdem M. zu sieben Versepistelbüchern Ovids, den Ovid *Epistulae Heroidum*, die er u.a. mit W. Stroh sicher zu Recht auf drei *libri* zurückführt, und *Epistulae ex Ponto* 1-4, im wesentlichen wieder nur Bekanntes berichtet hat – immerhin verdanken wir ihm die bisher umfassendste Zusammenstellung von Indizien dafür, dass *Pont.* 4 als vom Autor selbst konzipierter und entsprechend sorgfältig komponierter *liber* zu gelten hat (S. 259-279) –, versucht er mit Erfolg den Nachweis, dass es sich schon bei *Tristia* 1-5 um eine Sammlung von Versepistelbüchern handelt und dass diese gattungstypologisch direkt an Horaz, *Epistulae* 1 anknüpfen. Eine gründliche Analyse von 1,1 unter verschiedenen Gesichtspunkten verweilt am längsten bei einem

Vergleich zwischen dieser Elegie und Hor. *Epist.* 1,20 und belegt überzeugend, dass mit den beiden jeweils an das Buch gerichteten Gedichten eine Brücke vom Ende des einen zum Beginn des anderen *liber* geschlagen und allein schon dadurch die Fortsetzung einer generischen Tradition demonstriert wird. Daran schließt sich ein ebenfalls sehr lesenswertes Kapitel an, in dem M. den 'Reiseroman', als den man *Tristia* 1 in gewisser Hinsicht bezeichnen darf, in Konfrontation mit Horaz, *Epistulae* auch als eine Art 'Briefroman' interpretiert. Weniger ergiebig, aber gleichfalls voller neuer Gedanken (u.a. zu thematischen Berührungen mit Hor. *Sat.* 2,1) ist der nachfolgende Abschnitt über *Tristia* 2; hier wundert man sich freilich darüber, dass M. eine aus 289 Distichen bestehende Elegie, also ein einzelnes Gedicht, ohne weiteres als Buch akzeptiert, während er Schwierigkeiten damit hat, in Horaz' *Epistulae* 2,1 und 2 sowie der *AP* eines zu sehen, obwohl doch Ovids Augustus-Brief mit demjenigen des Horaz inhaltlich verwandt ist und somit durch die Abfolge *Tristia* 1-2 auf die Abfolge *Epistulae* 1-2 angespielt sein könnte. Mit seiner auf ein einziges Kapitel beschränkten Betrachtung von *Tristia* 3-5 kehrt M., weil er sich wieder mit Forschungsbericht und Überblick begnügt, zu der unbefriedigenden Darstellungsweise der Kapitel über die Briefbücher des Horaz und Ovids *Heroides* und *Ex Ponto* zurück. — Die Monographie endet mit Abschnitten über literarische Briefe aus der Zeit nach den beiden Augusteern, in der Versepisteln vereinzelt in Gedichtbüchern eingelegt werden (z.B. von Statius und Martial), über Senecas *Epistulae morales* sowie die Briefe des jüngeren Plinius und Frontos. Hier sind Doxographie und handbuchartige Information so deutlich die beherrschenden Elemente, dass man sich fragt, ob M. vielleicht gar nicht Texte interpretieren, sondern eine Art erweiterten RE-Artikel schreiben wollte. Benutzt man sein Buch als einen solchen, gibt es denn auch eine immense Fülle sehr nützlichen Materials an die Hand. Denn M. hat die gesamte einschlägige Literatur nicht nur herangezogen, sondern auch leicht überschaubar gemacht, und er liefert zahllose Informationen, die über seine umfangreichen Register bequem zu erfassen sind. Es ist ein Buch, welches man vor allem „von hinten“ lesen wird. Aber auch das ist etwas, was unsere Wissenschaft gut gebrauchen kann.

Niklas HOLZBERG.

Dorata M. DUTSCH, *Feminine Discourse in Roman Comedy. On Echoes and Voices*, Oxford, Oxford University Press, 2008 (Oxford Studies in Classical Literature and Gender Theory), 22,5 × 14,5 cm, xiv-278 p., 55 £, ISBN 978-0-19-953338-1.

In the introduction, D. proposes to study the speech of women in Roman Comedy, but not merely the words characteristic of women. Rather, this study, unlike any earlier, seeks to discover what women do with words, the social and anthropological significance of female discourse in the plays. D. presents first a review of what researchers have said in the last 100 years about that speech. Early commentators, Donatus chief among them, did little beyond noting that certain words are feminine. While study of feminine idiom (by Hofmann, Adams, e.g.) produced some important contributions, researchers to date have approached their work with only their own assumptions about women and how they speak. D. begins her own study with a survey of a number of speeches of women (e.g., from *Hecyra*, *Aulularia* and *Casina*) which, contrary to Donatus' opinion that they are self-pitying and self-indulging, appear instead to show compassion and sensitivity to others, and similarly, when compared to speech of male characters (as in the *Rudens*), show love and shared emotions in asserting closeness. An interesting confirmation of this is a speech from

the *Cistellaria* put forward unlabeled for the reader to identify as male or female. A final unit to the introduction interprets the prologue of the *Pseudolus* as an indication that the speech of women in the Roman theatre was antithetical to the audience, or the voice of “they” in contrast to “we.” — The second chapter opens with a cataloguing of words that show love and feeling (*blanditiae*). These words are generally attributed to women, and when inspected in context can be seen as speech used to cross personal boundaries. Such words appear in seduction as not only invading boundaries but enchanting, a form of sorcery that is thought of as natural to the female and harmful to her lover (*Miles Gloriosus*, *Mostellaria*). D. provides the Greek background to the linkage of seduction and magic, with attention to the drug-like power of female speech in, e.g., the *Odyssey* and Menander which can be seen to surface in Roman comedy (*Bacchides* and *Amphitryon*). The man/lover himself can be so transformed that he himself adopts use of seductive words as a *blandus amator*. In the context of the house, the *blanditia* in female speech can be beneficial when used in the interest of the husband, or conversely, negative, invasive, when used against the husband (*Casina*, *Menaechmi*). D. further points out (citing Cicero) that the *blanditia* of female speech can be seen in the enticing words of politicians, where it is used like the language of Megadorus in *Aulularia* to win control over others. In general, it appears that female speech in Plautus is feared as a means of penetrating the male psyche and uncovering the female component of the self within. — The third chapter explores the connection of pain and laughter; a short history of the connection in commentators (like Freud) forms an introduction. Survey of words for weeping indicates that the audience is invited to laugh at females weeping more often than males, and the weeping of the former lacks any clearly defined objects while the latter is connected to remedies or rationales. Similarly, females use words for pain that designate pain affecting the female body while men speak of disembodied pain. *Miser*, which is used to describe one’s own pain in a way that is construed as self-pitying is attributed especially to women. Specific discourses which appear to make fun of women’s bodies and minds in pain are illustrated in some special contexts. One is child birth (*Truculentus*, *Epidicus*), where expression of maternal pain seems designed to manipulate male partners. Another is the speech of maids commiserating with the women they serve (*Amphitryon*, *Casina*). Appended to this is a short comparison of the depiction of female pain to that in medical treatises (the former conforms to the latter), and also a comparison of the female in pain to the male slave (the former are never uncaring or triumphant about their suffering like the latter). The last context is the scene with two shipwrecked girls (*Rudens*). The females express, and act out, *aporia*, while two males escaping the sea show sharp minds and clear speech. An extension of this part describes how suicide belongs to males while contemplation of the same by females is weak and confused, suitable to be laughed at. D. concludes with a look at Cicero’s thinking about lamentation, how it should be seen depending on the gender of the one lamenting. — The Fourth Chapter is an illuminating study of control and moderation vs. immoderation at all levels, how the first is associated with males and the second with females, and then how this stereotypical alignment is destabilized in comedy so as to exploit the tension between “men have limits, women don’t.” This is epitomized in Alcumena who is presented as feminine and masculine at the same time. The *Poenulus* offers two different voices in one character, a courtesan (Adelphasium) who preaches chastity for prostitutes while leaving audience fully aware of her place as one of them. D. here considers the ideological background of the stereotype. The notion of limit among Romans appears

masculine. Transformation of male into female which took place in the cult of Bacchus was thought dangerous, so the ban by senatorial decree of the Bacchanalia. D. then looks at the considerable attention given *bacchae* in Plautus, notably in *Casina* where a conspiracy of actors brings about Lysidamus' humiliation and *Menaechmi* where it is suggested that cross-dressing undermines the gender of a male (as in Bacchic ritual). Similarly, circumstances render uncertain the gender of Amphitryon and Alcumena at one point in the play. D. proposes that the theatre may have been thought of as emasculating those who appeared as actors there. The theatre, like Bacchic rites, was a place where male gender was tenuous. Rejection of the Bacchic cult expressed mistrust of males who were the *bacchae* of the stage. — In the last chapter D. aims to examine, as described here, the space between the identities of characters and authors, between masculine and feminine, so as to understand the rules defining the feminine. In this examination D. also discusses the way in which the feminine voice was excluded from Classical thought on reason and language. First it is observed that Donatus distinguished female speech as female merely because it is female and ipso facto distinct from a standard of propriety. Cicero found impropriety in female speech because of a lack of tact, because it contained flattery and thrust intimacy on the addressee. Perspectives of Greek thinkers are described : Aristotle measured all speech by the Athenian male so that female speech manifests permanent deviation ; Plato made his measure the model discourse of the perfect man, thus precluding womens' speech in comedy. Further study of Plato's ideas show his conception of the feminine as a third entity, and this entity, a space between ideas and replicas, D. proposes is a metaphor for communication. This space is next examined in light of modern interpreters with a view to how it can be understood in Roman Comedy. The later texts of Irigaray assert a feminine speech that can be associated with the space described, and this feminine speech is distinct in being "concerned with being-with-the-other." Roman Comedy dismisses just this kind of relating to the world as female and foolish. — The epilogue suggests that Irigaray's view can be applied to Greek and Roman mimetic discourse : feminine discourse, in which the male actor imitates female speech, shows the interval between the actor's identity and his female role. D. proposes that women speaking can be located in this ambiguous space, a space conceptualized as one of "contiguity as well as separation." — In summary, this book is easy to praise. It presents many fresh perspectives with abundant scholarship and cogent treatment of contexts. Perspectives are always well grounded in texts from Plautus, Terence, and many Roman writers and Greek thinkers as needed (e.g., Livy, Donatus, Cicero, Plutarch and Menander). The book is so rich in this way, all the chapters so informative, that I have spent most of this review cataloguing the content for the reader. One thing that contributes to this richness is the ubiquitous short histories of particular topics like the researchers on female speech in Chapter I, or the account of ancient thinkers on the feminine in Chapter 5, or of the writers on pain and laughter in Chapter 3. Similarly, there are longer footnotes that are informative on many topics, e.g., the gender of actors (p. 3), *immutatio* (p. 75) and *miser* (p. 109). So far as organization, the exposition throughout gains lucidity from the brief forecasts at the end of chapters of what the author intends to demonstrate in the next : Chapter 1 to 2, 3 to 4 and 4-5. One fault of organization : the statement about women confusing proportions and boundaries on p. 41 seems not prepared for until p. 62. — I was enlightened by the great bulk of D.'s views, but occasionally thought the author was going too far with some interpretations. For instance, it did not seem to me that the way in which Labrax and

Charmides in the *Rudens* assert closeness (in comparison to pairs of females) need be taken as the norm for all males (p. 34-37). The interpretation of the prologue of the *Poenulus*, that female voices are to be kept quiet as if opposed to the “we” in the theatre seems to me strained (p. 41-46), and so too the observation that females use maternal pain to manipulate male partners (p. 117). The Fourth Chapter with its exploration of the destabilizing of the stereotype of gender seemed on the whole one of the most interesting in the book. Yet the interpretation that the gender of Alcumena and Amphitryon is called into question in a central scene (180) seems overly refined as does the opinion that Alcumena is of divided character earlier in the same chapter (154-156). The association of “stage *bacchae*” with Bacchic rites (p. 179) seemed weak to me, as did the proposition that the Roman audience may have thought of the theatre as emasculating the actors in it. — While I understand why the book concentrates on passages from plays, I missed throughout some explanation as to how the individual passages are significant for the main idea or message of the plays along with what they say as detached discourse. This was especially true of some plays where a large amount of discourse was dealt with, e.g., *Amphitryon*, *Rudens* and *Menaechmi*. Finally, while the bibliography is all it needs to be for the exposition, it might still have included some of the standard material on Plautus and Terence, e.g., the many articles of Hough, Leach, Segal (in this regard the full listing for Konstan is exemplary), Anderson’s *Barbarian Play*, and the two volume Loeb edition of Terence by Barsby.

Charles SAYLOR.

Eckard LEFÈVRE, *Philosophie unter der Tyrannis. Ciceros Tusculanae Disputationes*, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2008 (Schriften der Philosophisch-historischen Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, 46), 21 × 15 cm, 353 p., 40,00 €, ISBN 978-3-8253-5550-0.

Das Erscheinen eines Kommentars bietet dem Rezensenten zwar meist Anlaß zur Freude, ist oft aber auch Auslöser methodischer Besorgnis, auf welche Weise die Besprechung der in der Natur der Sache liegenden Vielschichtigkeit und oft notgedrungen etwas disparaten Natur eines Kommentars gerecht werden kann. In vorliegendem Fall wird die Aufgabe dem Rezensenten dankenswerterweise dadurch erleichtert, daß Eckard Lefèvres philosophischer Kommentar zu Ciceros *Tusculanae Disputationes* nicht lediglich eine Kompilation von Marginalien darstellt, deren einziger Zweck punktuelle Konsultierung als klassisches Arbeitsinstrument wäre, sondern sich als eine um den eigentlichen Kommentar herum angeordnete, prinzipielle Reflexion über Aufbau, Inhalt, Methodik und Originalität der Schrift und damit Ciceros philosophischen Denkens überhaupt versteht – ein ehrgeiziges Unterfangen, dem der Verf. glänzend gerecht wird, umso mehr, als es sich hierbei um die erste systematische Gesamtdarstellung der Schrift und ihrer inneren Kohärenz handelt. Eine kurze, rasonierende Präsentation der Gliederung mag diese Einschätzung verdeutlichen. — Nach einem kurzen Vorwort (S. 9-10) präsentiert der Verf. in seiner Einleitung (S. 11-28) die Leit motive, welche seine Analyse des Werks durchziehen sollen. So ist es v.a. die Frage nach den philosophischen Quellen, die Cicero für seine *Tusculanae Disputationes* benutzt haben soll, welche im Mittelpunkt der Argumentation steht, da der Verf. angesichts des heute zu konstatierenden Antagonismus zwischen den Ausläufern der Quellenforschung des 19. Jh.s, welche in Cicero nur einen Steinbruch zur Rekonstruktion hellenistischer Philosophie sehen, und solchen Forschern, welche an eine weitgehende Eigenständigkeit Ciceros glauben, einen kriti-

schen Mittelweg einschlagen will und die Frage methodisch folgendermaßen zu lösen vorschlägt : „Wenn sich zeigen läßt, daß 1. Ciceros persönliche Umstände zur Zeit der Abfassung, 2. die politische Lage und 3. der rhetorische Aufbau der Schrift eine große, wenn nicht entscheidende Rolle spielen, ist in entsprechendem Umfang auf seine Selbständigkeit in der Anordnung, Bündelung bzw. Dislokation philosophischer Komplexe, kurz : im Duktus der ganzen Argumentation zu schließen.“ (S. 17). — Hierauf folgt der mit „A. Erster Teil : Analyse“ (S. 29-178) betitelte, eigentliche Kommentarteil, welcher der Gliederung der fünf Bücher gemäß strukturiert ist. Eine detaillierte Besprechung würde den hier zur Verfügung stehenden Rahmen sprengen ; betont werden soll aber, daß für den Verf. weniger eine kleinteilige, systematische Analyse etwa der Terminologie, der lexikometrischen oder philologischen Aspekte, der Fragmentenzählung, der Parallelen in Ciceros Werken oder der Vergleichsstellen in anderen Schriften antiker Philosophie im Mittelpunkt steht, sondern vielmehr die philosophische Erklärung und Ausdeutung des generellen Gedankengangs und der Architektonik der Schrift. — Hieran schließt der mit „B. Zweiter Teil : Tableau“ (S. 179-336) überschriebene, synthetische Abschnitt der Arbeit, welcher also mehr als die Hälfte des Werks ausmacht ; eine Proportion, welche bereits verrät, daß es dem Verf. nicht allein auf zergliedernde Kommentierung, sondern auf zusammenfassende Ausdeutung der *Tusculanae Disputationes* ankommt. Lefèvre widmet sich hier sieben verschiedenen Aspekten der Schrift und betont ausdrücklich : „Die folgenden Betrachtungen sind nicht ein Résumé der bisher erzielten Ergebnisse. Sie versuchen vielmehr, diese in größere Zusammenhänge zu stellen.“ (S. 179). — Zunächst widmet er sich in „I. Situation“ (S. 179-192) dem Ort, dem Titel, den Gesprächspartnern und den allgemeinen politischen wie persönlichen Umständen des Jahres 45 v.Chr. und betont die persönliche Bedeutung des Werks für seinen Autor, befand sich Cicero doch aufgrund des Tods seiner Tochter Tullia, der Scheidung von Terentia und Publilia und der durch Caesars Alleinherrschaft provozierten politischen Untätigkeit in einem Zustand der *aegritudo*, dessen Linderung wesentliches Ziel der Abfassung der *Tusculanae Disputationes* war und damit die Annahme bloßer Kompilation hellenistischer philosophischer Vorlagen unwahrscheinlich macht. — In Kapitel „II. Persönliche Problematik“ (S. 193-212) untersucht der Verf. die in den einzelnen Büchern direkt feststellbaren autobiographischen Bezüge auf Stimmung und Geistesverfassung Ciceros, welcher sich mit Machtverlust, Vereinsamung und Tod konfrontiert sieht und nur in der Philosophie Tröstung und Zuversicht findet. — Kapitel „III. Politik“ (S. 213-240) widmet sich der Einbindung in den zeitgenössischen Kontext der Dictatur Caesars und betont, daß die Abfassung der Schrift auch und vor allem den persönlichen Standpunkt des Autors klären sollte, dessen stoische Hervorhebung der Bedeutung eines selbst in politisch bedrängter Lage stets an der *uirtus* orientierten Lebens des Einzelnen den Individualismus der Kaiserzeit vorbereitet. Der im Titel angedeuteten Rolle der „Philosophie unter der Tyrannis“ kommt also eine herausragende Bedeutung bei der Erforschung von Motivation und Selbständigkeit von Ciceros *Disputationes* zu. — Das Kapitel „IV. Philosophie“ (S. 241-266) untersucht (kurz) die Verwendung, welche einzelne Philosophen und Philosophenschulen in den Argumentationen Ciceros gefunden haben (der Verf. behandelt hier Pythagoras, Platon, die skeptische Akademie, die Stoa, den Peripatos und den Epikureismus), wobei nicht nur die wohlbekannteste Eklektik Ciceros unterstrichen wird, immer zu untersuchen, *quid sit in qua re maxime probabile* (Cic., *Tusc.* 4,4,7), sondern auch betont wird, daß diese scheinbare Unentschiedenheit zum einen als Ausdruck der leidenden Menschlichkeit

Ciceros zu würdigen sei und zum anderen Garant für die unschätzbare Vermittlung griechischer Philosophie werden sollte. Auch betont der Verf. Ciceros Nähe zur Stoa und seine Präfiguration des kaiserzeitlichen philosophischen Individualismus eines Seneca, Plinius und Tacitus. — In Kapitel „V. Rhetorik“ (S. 267-282) geht es Lefèvre vor allem darum, die Architektonik des Werks aufzuzeigen und zu beweisen, daß hier eine an der Argumentation der Gerichtsrede orientierte Struktur vorliegt (mit den Gliederungseinheiten Exordium - Narratio - Argumentatio - Epilog), welche freilich verwischt wird durch eine ebenso uneinheitliche wie von Wiederholungen strotzende Komposition, die sicherlich zurückzuführen ist auf eine allzu schnelle Niederschrift, die nicht verwirklichte Ausführungen von aus dem Gedächtnis diktierten Lehrmeinungen und eine fehlende Abschlußüberarbeitung, wie sie typisch für die Schriften aus Ciceros philosophischer Phase zwischen 46 und 44 v.Chr. sind. — Das äußerst schwierige Problem der literarisch-philosophischen Vorlagen Ciceros beansprucht dann auch das umfangreichste Kapitel des „Tableaus“ mit dem Titel „VI. Quellen“ (S. 283-324), welches sich gleichzeitig als Lösung der in der Fragestellung formulierten Problematik der Quellenforschung präsentiert. Gleich zu Anfang betont der Verf. das außerordentliche Gedächtnis Ciceros und gründet hierauf seine Annahme einer weitgehenden Unabhängigkeit der Ausführungen der *Tusculanae Disputationes* von direkten schriftlichen Vorlagen, denn laut Verf. ist „Cicero [...] nicht gewillt, der Systematik der Griechen zu folgen, er ist vor allem an seinen Spezialproblemen interessiert. [...] Seine Fragestellung macht es ihm unmöglich, griechische Quellen einfach auszuschreiben. Zu demselben Ergebnis führt die Berücksichtigung der rhetorischen Aufbereitung des Materials.“ (S. 284f.). Dementsprechend geht der Verf. systematisch allen Erwähnungen griechischer Philosophen nach und diskutiert die sich aus dem Text oder Forschungsvermutungen ergebenden Zuschreibungen einzelner Passagen zu spezifischen Denkern, bleibt generell aber überaus vorsichtig und bevorzugt, sicher zu Recht, die These persönlicher Bildung Ciceros und der Nutzung früherer Notizen (und eigener Schriften) vor der Annahme sklavischen Exzerpiens und Übersetzens aus dem Griechischen. — Hieran schließt das kurze Kapitel „VII. Genese“ (S. 325-332), welches die Abfolge der Komposition der einzelnen Passagen und Bücher zu rekonstruieren versucht und die Hypothese einer Vorrangigkeit des fünften Buchs vor den anderen Büchern vertritt: So habe man in *liber V* die Ausarbeitung eines zunächst getrennt geplanten Dialogs zwischen einem Epikureer und einem Stoiker mit dem Thema *de uita beata* zu sehen, dem Cicero dann vier weitere Bücher vorschaltete, als er bemerkte, „daß er erheblich weiter ausholen muß, um die stoische Auffassung der angesprochenen Punkte im einzelnen zu erweisen“ (S. 331). — Ein Kapitel mit dem Titel „VIII. Ausblick: Die Entwicklung zu *de officiis*“ (S. 333-336) beschließt dann Lefèvres Darstellung der *Tusculanae Disputationes*, die von einem Literaturverzeichnis (S. 337-348) sowie einem (sehr kurzen) Register (Namen: S. 349-351; ausgewählte Werkstellen Ciceros: S. 351f.; Sachen: S. 352f.) abgerundet wird. — Insgesamt handelt es sich also bei „Philosophie unter der Tyrannis“ letztlich weniger um einen „klassischen“ Kommentar, sondern, wie klar geworden sein dürfte, vielmehr um eine prinzipielle, alle bisherigen Ansätze aufgreifende und vertiefende Neuinterpretation der *Disputationes*, welche weniger Arbeitsinstrument kleinteiliger Einzelanalysen sein möchte, sondern vielmehr unsere Kenntnis des Werks mittels eines systematischen analytischen Nachvollziehens der Gedankengänge und einer synthetischen Erforschung der zentralen Aspekte von Werk wie Kompositionskontext auf eine neue Grundlage stellen will und sich aufgrund der klaren Darstellung, der äußerst systematischen

Gliederung und Argumentation sowie der regelmäßig eingestreuten Rückblicke und Einleitungen auch erstaunlich gut als Studienbuch zur Philosophie Ciceros eignen wird. Wenn auch die (beabsichtigte) systematische Auseinandersetzung von Kommentar und „Tableau“ eine gewisse Dichotomie des Buchs bewirkt, das in Detailfragen eben nur unter Zuhilfenahme beider Teile vollständige Auskunft bieten kann und dementsprechend vielleicht umständlich zu handhaben sein wird (zumal das Register doch sehr kurz ausgefallen ist und kritische Textedition wie Übersetzung fehlen), so handelt es sich hier doch um ein bewußt gewähltes Kompositionsschema, welches durch die ebenso reichhaltigen wie übersichtlich angeordneten Ergebnisse der Arbeit und die umfangreiche Einbeziehung und ebenso kritische wie klare Diskussion des Forschungsstandes vollauf rechtfertigt wird. David ENGELS.

Jo-Marie CLAASSEN, *Ovid Revisited: The Poet in Exile*, Londres, Duckworth, 2008, 24 × 16 cm, XII-292 p., 36,99 €, ISBN 978-0-7156-3783-8.

C. legt eine, soweit ich sehe, neue Variante des Genus „Kleine Schriften“ vor. Was man schon von anderen Sammlungen dieser Art her kannte, ist die von C. vorgenommene Umwandlung der einzelnen Aufsätze in systematisch angeordnete Buchkapitel, verbunden mit Überarbeitung und Aktualisierung. Aber diesmal sind bei der Kompilation sämtliche Anmerkungen und somit auch alle Verweise auf benutzte Literatur weggefallen. C. begründet das damit, daß sie einen möglichst breiten Leserkreis erreichen möchte, und damit wiederum hängt zusammen, daß sie den „non-specialist readers“ empfiehlt, die Kapitel 3 und 4 über Metrik, Lautmalerei und Wortspiele zu überspringen. Es ist jedoch fraglich, ob der vielbeschworene „gebildete Laie“ sich durch die übrigen Kapitel angesprochen fühlt, und wenn er denn doch interessiert ist, hätte C. ihm wenigstens Vorschläge für „further reading“ machen sollen. Solche bieten selbst die „Companions“, mit denen zur Zeit der Markt überschwemmt wird, auch wenn dort in der Regel nur englischsprachige Titel genannt werden, weil man Dozenten und Studenten in Commonwealth und U.S.A. die Fähigkeit zum Erlernen von Fremdsprachen offenbar nicht mehr zutraut. C. geht sogar so weit, nicht einmal eine Bibliographie zum Thema ihres Buches an dessen Ende zu setzen. Deshalb lassen sich manche von ihr in den laufenden Text eingefügten Literaturangaben nicht verifizieren; z.B. zitiert sie S. 169f. Stephen Hinds, nennt aber nicht die von ihr gemeinte Arbeit. Immerhin erscheinen die Namen der von ihr erwähnten Forscher im Index am Ende des Buches, aber dieser ist nicht durchgehend alphabetisiert, sondern auf geradezu verwirrende Weise durch Stichworten gegliedert; erst nach einigem Suchen entdeckt man unter der Rubrik „authors“ (S. 285f.) eine Liste von antiken Autoren, modernen Philologen, ins Exil geschickten Intellektuellen der Neuzeit und „other, modern“ (unter der letzten Rubrik hat C. zwischen T. S. Eliot und Nietzsche Verfasser von Ovid-Romanen wie Ransmayr versteckt). Da es sich hier um ein Buch handelt, das mancher primär über das Register benutzen wird, ist besonders bedauerlich, daß ein Stellenverzeichnis fehlt; durch ein solches hätten unbedingt sowohl die nützlichen Ausführungen C.s zu Ovids Sprache und Verkunst in den Exilegien als auch die von ihr identifizierten Hypotexte des Dichters erschlossen werden müssen. — An einen breiteren Leserkreis wendet C. sich vor allem in ihrer „Introduction“. Darin trägt sie das gesamte Grundwissen über *Tristia* und *Epistulae ex Ponto* zusammen – sie erörtert den historischen Hintergrund, bisher erprobte Interpretationsmethoden, die Persona des Dichters als eines Protagonisten in einem „Mythos“, die Verteilung der Gedichte über das Buchganze sowie

die chronologische Abfolge der *libri* – und liefert zur Abrundung eine ausführliche Inhaltsangabe des gesamten Korpus. Wichtig für das Verständnis der nachfolgenden Kapitel sind vor allem zwei Thesen, die C. überzeugend vertritt und später jeweils belegt: 1. Ovids Exilpoesie ist, ästhetisch betrachtet, nicht, wie bis in jüngere Zeit aufgrund allzu wörtlich genommener Äußerungen des Dichters geradezu communis opinio war, Produkt nachlassender Schaffenskraft, sondern „the culmination of the singularly fruitful career of a talented poet“ (S. 10). 2. Das Sinnpotential dieser Dichtung wird in seiner ganzen Bandbreite erst dann faßbar, wenn man die einzelnen Texte linear, also in der Reihenfolge liest, in der Ovid sie angeordnet hat; dabei erkennt man dann auch die chronologische Entwicklung, die der Umgang mit den einzelnen Motiven durchläuft. Ob allerdings innerhalb der zeitlichen Abfolge ganz genau die fünf Phasen zu unterscheiden sind, die C. entdeckt zu haben glaubt (S. 13), sei dahingestellt. Es sollte vielleicht nicht als selbstverständlich vorausgesetzt werden, daß die einzelnen *Tristia*-Bücher sukzessive (in drei Phasen: 1/2 - 3/4 - 5) publiziert wurden, auch wenn Ovid in den *libri* 4 und 5 auf Ereignisse anspielt, die jünger sind als die in 1-3 evozierten. Denn die Möglichkeit, daß Ovid *Tristia* 1-5 insgesamt als eine Art Briefroman mit *open end* konstruierte (Verf., *Ovid*, München 2005, 183ff.) – C. zieht das überhaupt nicht in Erwägung – besteht durchaus. Wenn C. über Ovid als Autor der Exilegien sagt: „What he has created is essentially Roman, with no Hellenistic precedent“ (S. 185), übersieht sie, daß das Verhältnis der Dichter-Persona zu Augustus als einem „Tyranen“ an dasjenige zwischen griechischen Intellektuellen und Machthabern in den pseudepigraphen Briefromanen (z.B. „Platons“) erinnert (so schon A. Barchiesi, *RFIC* 123, 1995, 351f.). — In sechs Kapiteln behandelt C. das Thema „Ovid und der Prinzeps“ zusammen mit dem Problem der verschiedenen Personae, die den Dichter repräsentieren (1); die Makrostruktur der Bücher neben der Mikrostruktur der Gedichte (2); Metapoetisches, Metrisches und Onomatopöie (3); „logodaedaly“, also vor allem Wortspiele (4); Umgang mit dem Mythos (5); *Ovidius exul* im Vergleich mit Verbannten der jüngsten Zeit (6); außerdem beschäftigt sie sich in einem Exkurs am Ende des Buches unter der Überschrift „Ovidian studies today“ mit bisherigen Untersuchungen zu historischen Fragen – z.B. derjenigen, ob der Dichter wirklich verbannt war oder, wie mehrfach behauptet wurde, dies nur fingierte – und zur Textinterpretation (hier präsentiert sie lediglich von ihr verfaßte Rezensionen zu Ovid-Büchern in überarbeiteter Form, also keinen Forschungsbericht) sowie mit den Ovid-Romanen Horias, Maloufs, Ransmayers und Wisharts. Alles, was C. schreibt, ist auf jeden Fall sehr lesenswert, sehr fundiert – so werden die „Metamorphosen“, denen der Dichter die von ihm verwendeten mythologischen Exempla laut Kap. 5 unterzieht, mit Hilfe sehr nützlicher Tabellen nachgewiesen (S. 265-283) – und überwiegend plausibel. Das ist auch nicht weiter verwunderlich, da wir in diesem Buch lesen, was in einem Vierteljahrhundert engagierter Forschungstätigkeit von einer Philologin erarbeitet wurde, die sich so intensiv mit *Ovidius exul* auseinandergesetzt hat wie sonst wohl kaum jemand. — Die von C. erbrachten Resultate können nicht im einzelnen referiert werden, weshalb ich hervorhebe, was mir besonders bedeutsam erscheint: die Erkenntnisse, die C. zur formal-ästhetischen Analyse von *Tristia* und *Epistulae ex Ponto* beisteuert. Es ist nämlich nicht selbstverständlich, daß ein in neuerer Zeit erschienenenes englischsprachiges Buch dieser Thematik eine zentrale Rolle zuweist. Die anglophonen Latinisten der jüngsten Generation legen uns häufiger als ihre Vorgänger Interpretationen vor, in denen sie die 2000 Jahre alten Texte nur inhaltlich betrachten und dabei mit Hilfe von Theorien der modernen Literaturwissenschaft,

Textlinguistik, Philosophie und Psychologie deuten, während sie dem lateinischen Wortlaut wenig Beachtung schenken und so den Verdacht erwecken, daß sie den Originaltext nicht aus vollem Verständnis der Sprache heraus erfaßt haben. Wer eine solche Art von Umgang mit römischer Poesie als zu einseitig erachtet, dürfte um so erfreuter sein, wenn er nun z.B. feststellt, daß C. anhand eines *linear reading* von *Pont.* 2.9/2.10 und 3.3/3.4 Ovids Kunst der thematischen Verknüpfung von Gedichten aufzeigt (S. 57-62). Oder daß sie mit *Pont.* 3.3. ein Gedicht nach allen Regeln der Kunst interpretiert (S. 64-75). Oder daß sie Schritt für Schritt in Ovids Verskunst einführt, indem sie den Umgang mit Zäsuren, Dihäresen, Elisionen etc. durch Beispiele demonstriert (und zwar so klar und übersichtlich, daß gerade dieser Abschnitt ihres Buches, S. 85-98, vom gebildeten Laien durchaus nicht überblättert werden sollte). Sowohl in dem Metrik-Kapitel als auch in den Ausführungen zu Lautmalerei und „logodaedaly“ steckt eine Fülle glänzender Einzelbeobachtungen, etwa zu 5,12,57f. *ipse mihi uideor iam dedidicisse Latine, / nam didici Getice Sarmaticeque loqui*. Gewiß, schon Barchiesi bemerkte in *Il poeta e il principe* (Bari 1994) dazu (was man bei ihm auch leicht über das Register findet : S. 27) : „La prova dell'imbarbarimento è riflessa nell'impasto sonoro di due versi“, wobei er speziell auf die 15 ‚i‘ aufmerksam macht. Aber C. (die Barchiesi freilich nicht erwähnt) hat dazu noch folgende glänzende Idee : „It is tempting to conjecture that this is, indeed, an onomatopoeic reference to the local language of Tomis – not some conjectural Thracian dialect, but rather the local dialect of Milesian Greek (which had apparently at this time developed considerably in the direction that modern Greek now reflects)“ (S. 103). Wer mehr dergleichen zu lesen wünscht, dem sei dieses Buch dringend empfohlen. Doch es ist auch für jeden anderen, der sich für lateinische Poesie und speziell für Ovid interessiert, unbedingt nützlich. Niklas HOLZBERG.

Gaële FÉRET et Richard SYLVESTRE, *Les graffiti sur céramique d'Augusta Raurica*, Augst, Römerstadt Augusta Raurica, 2008 (Forschungen in Augst, 40), 30,5 × 21,5 cm, 323 p., fig., 105 pl., cartes, 62 €, ISBN 978-3-7151-0040-1.

Le volume de G. F. et R. S. est consacré aux graffiti d'un site, inscrits sur des céramiques avant ou après cuisson : sujet rarement abordé sous une forme exhaustive, car la seconde catégorie, sans intérêt, entre autres, pour l'activité artisanale, a été souvent négligée. Dans le cas présent, les amphores échappent à l'examen, ayant déjà fait l'objet d'une enquête (S. Martin Kilcher, 1994). Le mobilier (1816 pièces), qui se divise entre un lot de 1585 inscriptions p. c., et 231 a. c., a été enregistré dans une banque de données très détaillée (fiche p. 156), dont les rubriques alimentent le texte principal et fournissent, par tri, la matière de nombreux tableaux démonstratifs, inclus dans le texte de commentaire, et les tables de correspondance (p. 130-151), l'index (p. 157) et le catalogue général (p. 158-218) de la seconde partie du volume. 418 inscriptions (situées entre l'époque augustéenne et au moins la fin du III^e s.) sont en fait plus ou moins utilisables. Et les A. réservent à 295 textes p. c. et 123 a. c., après un partage méticuleux entre différentes catégories de contenus et fonctions (y compris les fragments indéterminés), une étude céramologique (nature, origine, datation des supports), et épigraphique (analyse onomastique et sémantique, analyse paléographique, évolution), puis une exploitation numérique des groupes et les conclusions que suggèrent ces enquêtes. Les contextes archéologiques ne fournissent qu'irrégulièrement des éléments de datation. — L'ouvrage se divise en trois parties de tailles comparables. Le commentaire (116 p.), les annexes (102 p.), et les 105 pl.

La première inclut pour l'essentiel les études, de plan similaire, des graffites p. c. et a. c. (messages verbaux [noms de propriétaires/potiers, dédicaces et sentences (?), indications chiffrées], graffites anépigraphes). Les messages verbaux p. c. se réduisent le plus souvent à un nom propre (67 masculins plus ou moins complets, 15 féminins ; 114 indéterminés). Environ les deux tiers sont latins, les autres, gaulois ou grecs (2). Il s'agit presque toujours de noms à un seul élément, rarement de tria nomina abrégés ou de duo nomina. La liste des noms a. C., souvent répétitifs, renvoie à 9 fabricants : un producteur gaulois de sigillée et 8 artisans présumés locaux et quasi inconnus. Leur localisation probable et leur activité font l'objet d'un bref exposé. Les évaluations numériques des différents groupes de population, illustrées par de nombreux histogrammes, s'appuient, en particulier pour les catalogues onomastiques, sur d'intéressantes notices individuelles (comparaisons et d'hypothèses). La nouveauté de la recherche implique toutefois la fréquence inégale des documents parallèles. Ces recherches donnent lieu à une série d'observations et hypothèses. Les marques de propriété p. c. figurent pour l'essentiel sur des vaisselles fines ou soignées souvent importées, les marques de potiers, à une exception près, sur des pots grossiers d'origine locale. Ces textes témoignent d'une alphabétisation dont des recherches ultérieures devraient permettre de préciser le niveau. L'usage des noms d'origine celtique (nombreux hapax), qui ont une place importante dans le catalogue, persiste au III^e s. (comme sur d'autres monuments locaux); parmi eux, les noms féminins, pour une part sur gobelets (fin II^e - début III^e s.). Mais la particularité la plus remarquable du mobilier : la fréquence des noms de propriétaires inscrits p. c. sur des vases individuels, apparemment destinés à la consommation de la nourriture, incite à s'interroger sur les particularités des rites alimentaires locaux par rapport aux usages romains — Les 13 dédicaces, très incomplètes, fournissent le nom de cinq dieux dont trois celtiques (*Epona*, *Serona*, *Mars Masuciacus*). Les fouilles permettent d'associer leur découverte soit à des sanctuaires, soit à des habitats (caves-oratoires comme en Gaule ?). Par ailleurs, à part une probable invitation à boire, on connaît trois sentences inutilisables, dont la plus longue (32 lettres bien tracées, sans séparations) résiste à l'interprétation. Les notations chiffrées sont remarquables surtout par le débat qu'elles suscitent sur les mentions abrégées de poids comprenant ou excluant la tare (*t(esta)*) et sur l'usage plus ou moins rigoureux qu'on peut en trouver ailleurs. Les rares indications de prix ne peuvent encore être associées à des parallèles en nombre suffisant pour les rendre très significatives. Enfin, les graffites anépigraphes, n'ont actuellement qu'une valeur anecdotique. — L'étude paléographique n'apporte ni importantes nouveautés ni traces d'une évolution très sensible. Ce qu'expliquent une datation large fondée par force sur la typologie céramique et les contraintes matérielles imposées aux scribes par la dureté des supports (majorité écrasante des textes en capitales). Toutefois la reproduction des alphabets peut constituer une documentation intéressante pour des comparaisons ultérieures. — En tout cas, cette enquête très attentive, critique et méthodique, mais sur des témoins souvent très mutilés, incite les A. à proposer leurs conclusions synthétiques (cf. Bilan) avec une prudence dont on ne peut que les louer. Les intérêts principaux de cette recherche résident donc pour nous dans la problématique de l'étude et dans la valeur documentaire d'un travail destiné d'abord, à aider d'autres chercheurs, sur des sites comparables, pour des travaux similaires. Si nous nous référons aux pistes d'enquêtes offertes au cours des commentaires, nous signalerons que des publications sur les modules et la normalisation des formes sigillées à la Graufesenque (*R.C.R.F. Acta XXXVIII*, 1987, p. 13-22 ; *Gallia*, 2004, p. 122-126) pourraient étoffer l'hypothèse

de vases-instruments de mesure (p. 96). Par ailleurs la marque inscrite a. c. au fond d'un bol sigillé de l'Est (n° 296, *Amandus*) mériterait par sa rareté une petite recherche. — Les A. ont eux-mêmes indiqué clairement la fonction documentaire qu'ils attribuaient à un ouvrage destiné d'abord à la consultation. Et la deuxième partie reflète ces préoccupations. Composée de pièces annexes, elle réunit des outils de travail et des aides à la lecture (bibliographie, liste d'abréviations, cartes/plans, fiche-type), et contient surtout une somme considérable d'informations sur les graffites, groupées pour l'essentiel en tableaux : tables de correspondance (n° de catalogue, d'inventaire, parcelle), index des textes (n°, p. de commentaire, de catalogue, pl., nature, fonction), catalogue descriptif (n°, ensemble des caractères physiques, origine et datation des pièces). Toutefois, pour précieux que soient ces appendices, une présentation structurée en chapitres, en rendrait l'utilisation plus facile. Il semble, entre autres, que la place actuellement réservée à la fiche-type et à l'index des graffites ne mette pas en évidence leur rôle primordial dans la compréhension et l'utilisation du volume. Autre aide au lecteur : le sommaire. Son plan très analytique mériterait d'être scandé de repères numériques ou alphabétiques, fût-ce au détriment de quelques alinéas, et il serait commode aussi que le contenu des annexes y fût mentionné. — Les planches, de très bonne qualité, renferment pour les 44 premières, outre les dessins au trait des textes n° 1 à 418 (associés à la photo des marques pour la sigillée), le profil des vases-supports chaque fois qu'il présente un intérêt. L'uniformité des échelles garantit la rigueur du travail. On peut cependant se demander si les graffites indéterminés (au moins à partir de la pl. 88), à la fois mutilés et sans association de tracés apparemment cohérentes, permettaient tous d'espérer des restitutions et justifiaient une publication. La règle de l'exhaustivité doit-elle à ce point être observée ? et que doit-on entendre exactement, dans une étude archéologique, par graffite ? — Tel qu'il se présente ce volume, novateur par son objet, associe un tri précis du mobilier, une large information et l'usage de multiples ressources de l'informatique. Un matériel ingrat y a été soumis avec un certain succès à une analyse rigoureuse et polymorphe. Il reste à souhaiter que le développement d'enquêtes du même genre permette, en particulier, de compléter, au niveau d'une région, l'inventaire onomastique et d'en appréhender plus largement les implications socio-professionnelles et historiques.

Colette BÉMONT.

Cesare QUESTA, *La metrica di Plauto e Terenzio*, Urbino, QuattroVenti, 2007 (Ludus philologiae, 16), 24 × 17 cm, xiv-550 p., 54,00 €, ISBN 978-88-392-0794-4.

Quoi qu'indique le titre de la collection, il ne s'agit pas d'un *ludus*, tant s'en faut, mais d'une longue et précise recherche. Il y a plus d'un siècle, le savant Lucien Mueller avait mentionné que son monumental *De re metrica* abordait les poètes latins *praeter Plautum et Terentium*. Plus récemment, de nombreuses études dont celles de l'auteur ainsi que, il y a vingt ans déjà, le fameux *Essai* de J. Soubiran ont montré les difficultés qui subsistent dans l'interprétation des deux comiques. Si les œuvres qui nous sont parvenues ne représentent qu'une partie de la production des deux poètes, il faut nous en contenter, et si le texte même est trop souvent sujet à caution, c'est là précisément qu'une approche métrique bien étayée permet de résoudre les problèmes. Le dépouillement et la scansion de la vingtaine de comédies de Plaute, pour partielle que soit cette collection, nécessiterait des années de recherche acharnée : aussi doit-on parfois se contenter (p. 255, travaux de Bacianini) de 4000 vers, sénaires iam-biques et septénaires trochaïques confondus. Heureusement, la vision est ample et les

exemples – plus d'une fois assortis de contre-exemples du même poète ! – abondent en de longues listes. Il importe aussi de rectifier des assertions parfois trop rapides : on notera dès le début (p. 4) la réfutation de la notion d'«emphase» de Lindsay, certes arbitraire. Les sept rubriques de ce gros volume constituent, comme le dit modestement l'auteur, plutôt des orientations de recherche : maintien de la quantité de groupes consonantiques anciens, chute de phonèmes finaux, *muta cum liquida* et autres, observations morphologiques, l'inévitable *correptio iambica*, l'abréviation par enclise et enfin les rencontres vocaliques constituent les grandes sections de cette imposante recherche. Les pièces de Plaute ne sont pas égales entre elles et Térence a lui aussi son originalité (p. 19) : aussi la prudence reste-t-elle de mise. En cinq lignes (p. 49 § 6 a), je relève d'ailleurs «sembrebbbe, potersi supporre, possibili» et enfin un bel oxymore «sembrano sicuri». La *correptio iambica* requiert à elle seule les p. 85-151. Loin d'être claire malgré une bibliographie très étendue, la question permet encore la formulation d'une hypothèse (p. 134 sq.), qui repose autant sur les travaux de Bettini, les considérations de Soubiran jugées ici méthodologiquement boiteuses et une énumération de cas indubitables (p. 136) puis douteux («possono» - p. 137). Il importe dès lors de ne pas trancher *a priori* et de reconnaître que malgré tant de cas évidents, la loi traditionnelle de la *correptio* est «insuffisante e contraddittoria». Faut-il dès lors baisser les bras et considérer que la métrique de Plaute et de Térence n'est qu'un énorme *locus desperatus* ? L'absence voulue d'étude de l'insoluble «hiatus plautinien» (p. 196) pourrait le faire croire. Que du contraire, si l'imposante recherche de C. Questa ne constitue certes pas l'impensable traité complet, nombreux en sont les acquis, nouveaux ou surtout répétés, même s'il faut prudence garder. Après une première grande section consacrée à la prosodie vient la métrique *stricto sensu* (p. 197-490). À l'occasion, un petit détour par Horace permettra d'entrevoir l'évolution du mètre (ainsi p. 203-204). La place manque pour détailler, après l'établissement de constantes ou réputées telles, les recherches sur les vers iambotrochaïques (partic. p. 327-413). En fait, d'autres types s'intercalent, car on n'hésite pas à lire également des portions de *cantica* : à la fin, risquerait-on de s'y perdre ? Les grammairiens anciens apportent plus d'une fois un éclairage salutaire : ainsi, on maintiendra la définition de la *clausula* (p. 330 n. 3). Je dirais désormais qu'un tel volume se consulte plutôt qu'il se lit, avec l'espoir que le lecteur trouve de quoi éclairer sa lanterne, car plus d'une fois, «lo studioso moderno resta sconcertato» (p. 381). Un exemple : à propos des sénaires se terminant par un monosyllabe ou un dissyllabe (p. 311-325), j'aurais préféré séparer davantage les deux types de finales même s'il se dégage là une « constante du second degré ». Pour les particularités délicates, le dépouillement minutieux est à l'occasion réduit (trois comédies p. 315). Si l'on obtient ainsi confirmation de la coïncidence chez Plaute entre structure syntaxique et métrique, il ne s'agit cependant que d'une «propension connue». Certes, une lecture brève suffit parfois pour mettre en relief une particularité chez Térence (p. 319 : *Hec.* 1-197), mais le développement circonstancié et savant se conclut cependant par «sembrebbbe». J'ajouterai qu'on trouvera également des analyses utiles mais beaucoup plus succinctes de vers crétiques, bacchiaques, anapestiques et d'autres encore. Tout au long de ce livre, l'éditeur a apporté le plus grand soin à la typographie, ce qui ne fut pas une mince affaire. Une imposante bibliographie (p. 491-513) et de colossaux index (p. 515-546 - p. 541, je m'étonne de l'absence du nom de J. Soubiran) terminent cette nouvelle et imposante pierre à apporter à l'édifice, toujours en construction et toujours en question, de la métrique des comiques. Pol TORDEUR.

Luigi BESSONE, *Senectus imperii. Biologismo e storia romana*, Padoue, Cleup, 2008 (Ithaca), 24 × 17 cm, 129 p., 14,00 €, ISBN 978-88-6129-299-4.

Le 1^{er} chapitre (*Quae exstant*, p. 7-30) est divisé en quatre parties : 1) L'histoire *per aetates* ; 2) Florus - Ammien ; 3) *Aetates* et *uarietates* ; 4) Sénèque - Vopiscus. Il cite les quatre textes «cardinaux» qui mentionnent les âges de Rome : 1) Florus, *Préface* 1-8 ; 2) Sénèque, cité par Lactance, *Diu. Inst.* 7,15,14-16 ; 3) Ammien Marcellin 14,6,3-6 ; 4) Vopiscus, *Vie de Carus*, 2-3. Pour l'ouvrage de Florus, Bessone garde le titre *Epitoma (Epitoma Liuii)*, quelle qu'en soit l'inexactitude – j'avais moi-même proposé *Tableau*, mais on se bat en vain contre une tradition vieille de plusieurs siècles, même si elle est absurde (le «résumé» serait plus «complet» que le modèle !). Florus (*Préface* 1-8) distingue quatre âges : a) l'*infantia*, période des rois, soit 250 ans ; b) l'*adulescentia*, conquête de l'Italie, de 509 à 264 ; c) la *iuuentus* (ou *maturitas*) 200 ans : conquête du «monde», de 264 à 43 (?) ; la *senectus* (un peu moins de 200 ans) : Auguste, *inertia Caesarum*, renaissance avec Trajan (Florus ne «traite» pas la *senectus*). Sénèque, cité par Lactance (*Diu. Inst.* 7,15,14 sq.) distingue cinq âges : a) l'*infantia*, avec Romulus ; b) la *pueritia*, avec les autres rois ; c) l'*adulescentia*, de 509 à la fin de la guerre punique" (202 ?) ; d) la *iuuentus*, de 202 (?) à 146 (133 ? 90 ?) ; e) la *senectus*, divisée en *prima senectus* (guerres civiles : de 90 ? à 43-42) et *altera infantia* (de 43-42 à l'époque de l'auteur). Ammien Marcellin (14,6,4) compte quatre âges : a) 300 ans (*sic*) pour les rois (*pueritia*) ; b) l'*adulescentia* (durée non chiffrée) pour la conquête de l'Italie ; c) la *iuuentus* (les conquêtes, de 202 (264) à Auguste) ; d) l'approche de la vieillesse (*[Roma]... uergens in senium*), à partir d'Auguste. Vopiscus (*Vita Cari* 2, 1 sq.), l'un des pseudo-auteurs de *l'Histoire Auguste*, ne mentionne qu'exceptionnellement les «âges» et ne parle pas du nombre d'années pour chaque période ; il énumère successivement Romulus, Numa et Tarquin le Superbe. Après quoi a lieu l'*adulescentia* jusqu'à l'invasion gauloise ; suivent les guerres puniques et Pyrrhus, puis la victoire sur Carthage, la guerre sociale, les guerres civiles ; ensuite intervient la *senectus*, dans laquelle il cite Auguste (suppression de la *libertas*) et la suite des Empereurs qui se sont succédé jusqu'à Carus. Vopiscus note une alternance de dirigeants bons et mauvais. — Bessone souligne la prudence dont on doit faire preuve (p. 83 «con la dovuta cautela») à l'égard de ces textes, tirés d'œuvres parfois fragmentaires (il nous manque les 13 premiers livres d'Ammien), et examine dans un travail très détaillé et méritoire (!) les similitudes et les divergences tout en comparant avec les textes plus ou moins analogues qui nous sont parvenus : Cicéron (*De rep.*), Valère-Maxime, Velléius Paterculus et surtout Tacite. Des notes, particulièrement abondantes et parfois très développées, témoignent de l'érudition de l'auteur, qui confronte avec les opinions des savants contemporains. — Le 2^e chapitre est divisé en 3 parties : 1) La vieillesse à deux faces ; 2) Varron de Réate ; 3) L'héritage de Varron. Son titre (*Origo*, p. 31-87), d'une concision sans doute voulue, aurait demandé une explication qui n'est donnée nulle part, mais évoque probablement Varron (*De uita populi Romani*, ouvrage perdu), le premier écrivain latin qui ait explicitement comparé la vie de Rome à celle d'un être humain ; ce fragment de chapitre est le plus long de l'ouvrage. Curieusement, Bessone n'apparaît pas gêné par le fait que nous ne possédions que des fragments du livre. Il suppose, à bon droit selon moi, que, pour ce dernier, l'*infantia* de Rome coïncidait avec l'époque royale et que, par la suite, jusqu'aux guerres civiles et à l'établissement, avec César, d'un régime autoritaire, Rome aurait vu sa puissance se développer jusqu'à créer un État maître du monde alors connu, sans

aucun rival à l'étranger. Bessone fait l'hypothèse que l'ouvrage de Varron date de -48 ; en tout cas, il est antérieur à -32, année de la mort d'Atticus, dédicataire du livre. L'auteur multiplie les comparaisons avec le Sénèque cité par Lactance et Ammien et remarque qu'en dépit des oppositions idéologiques avec César (cf. la campagne d'Espagne en 49), une certaine estime réciproque rapprochait du dictateur l'aristocrate conservateur qu'était Varron. Quant aux pages 66 sq. (l'«héritage de Varron»), elles ne sont pas d'une lecture aisée, étant donné le relatif désordre de l'exposé, étant donné surtout le pari audacieux que fait Bessone : comment parler de l'héritage d'un «bien» presque inconnu ? La page 77, notamment, avec une phrase comme la suivante «Varron avait traduit en termes biologiques 700 années d'histoire républicaine, de 753 à 49/48» (*sic*), a fortement embarrassé le recenseur qui a maintes fois perdu pied dans l'enchevêtrement de la démonstration (notamment pour les dates). En revanche, les considérations de l'auteur sur l'influence probable de Varron, sur Tite-Live notamment, méritent l'éloge ; de même les indications concernant les points communs entre Florus (le *Tableau* daterait de 148) et Appien qui aurait rédigé dans le même temps son *Histoire romaine*, la «réactualisation» de Numa à la fois chez Varron (raisons religieuses) et chez les auteurs de l'*Histoire Auguste*, la totale approbation donnée par la plupart des écrivains latins de l'époque impériale au rétablissement de l'ordre et de la *securitas* (cf. la fameuse expression de Tacite, *Agr.* 3,1 «[Nerua] avait su mêler *res olim dissociabiles... principatum ac libertatem*»), la *reuerentia* (et même la vénération) qu'éprouvaient, depuis l'époque d'Auguste, beaucoup de nations extérieures à l'égard de l'Empire romain, et surtout la collaboration, à partir de Nerva, du sénat et du prince. — Curieusement, en dépit du titre de son étude, Bessone, ne le note qu'en passant, l'idée que, pour l'Empire romain, la mort (*interitus*) devrait inéluctablement suivre la *senectus* n'est guère évoquée dans les textes cités (sauf par Lactance). C'est au contraire la conception d'une Rome pratiquement *aeterna* qui non seulement prévaut, mais s'impose comme si elle allait de soi (conception éminemment optimiste bien notée par Paschoud (éd. de l'*Histoire Auguste*, CUF, V, 2^e partie, p. 317). — Le 3^e chapitre (Du *Panegyrique* de Pline à... Sénèque le Père, p. 89-114) est divisé en en 4 parties : 1) Tacite ; 2) Le *Panegyrique* ; 3) Sénèque, *De la clémence* ; 4) Sénèque le Père. Il souligne le bien que pense le Tacite de l'*Agricola* et du *Dialogue* du régime impérial après l'anarchie de la fin de la République, optimisme qui s'oppose au pessimisme de l'auteur des *Histoires* et des *Annales*, qui ne rencontre que meurtres, confiscations et exils dans son récit. Bessone aurait dû, selon moi, souligner que le Pline du *Panegyrique* ne présente aucune trace d'une telle opposition. Dans les pages consacrées à cet écrivain, Bessone fait une excellente remarque sur l'importance du consulat pour l'Empereur (Domitien l'avait revêtu 17 fois !) afin d'être inscrit dans les *Fastes*, alors que Trajan ne l'avait accepté qu'une fois, et cela pour obéir à Nerva. — Que faut-il penser enfin de la thèse de Bessone pour qui le Sénèque cité par Lactance n'est pas le philosophe, mais le «rhéteur» et en même temps l'auteur d'une *Histoire des guerres civiles* ? Il est possible que Lactance n'ait pas songé à distinguer les deux Sénèque (homonymie, confusion, ignorance ?). Il est possible que l'amertume perceptible dans le texte cité par Lactance (*amissa libertate, tanquam sustentare se ipsa non ualeret*) s'explique par la jeunesse de Sénèque le Père, à l'époque des guerres civiles : par son amitié aussi pour Asinius Pollion et Crémutius Cordus. Pour ma part, je m'en tiens à ma «palinodie», pensant que le philosophe était davantage connu des auteurs chrétiens... Mais, comme l'écrit Bessone lui-même (p. 113, n. 66), tous les arguments sont réver-

sibles, et, en tout cas, «ingarbugliati» (*ibid.*). Une étude remarquable, d'une impressionnante érudition, et qui fait honneur à son auteur. Paul JAL.

François HINARD, *Sullana varia. Aux sources de la première guerre civile romaine*, Paris, De Boccard, 2008 (Del'archéologie à l'histoire), 24 × 16 cm, 167 p., ISBN 978-2-7018-0242-8.

F. Hinard long ago (1985) achieved a prominent place in Sullan studies with his book on the proscriptions. Combining meticulous scholarship and simple common-sense in this work he removed many of the myths and misconceptions from a subject too often treated with passion rather than scholarly detachment. In addition to this major piece of scholarship he has produced a number of papers and a biography of Sulla (1985). Latterly he has edited for the Budé series (2006) Cicero's *Pro Roscio Amerino*. In his preface here Hinard tells us that this new monograph results from textual work on certain authors which led him to look again at issues he had considered in his earlier researches on the Sullan period. Throughout the tone of the book is firm and confident and, on occasion, severe – see, e.g. p. 25-26. As with the rest of Hinard's work in this area it will command attention and those who have to do with Sulla in the future will ignore it at their peril. I would add that I personally find myself in agreement with much of what Hinard has to say. However rather than catalogue those areas of agreement I believe, in view of the wide audience which I predict for the book, it may be more useful if I put on record where I am not convinced Hinard has made his case. — P. 11 : The jug and the *lituus* on Sulla's coinage are surely not 'an abstract symbol of supreme power' (Alföldi) but a very concrete statement about the legitimacy of Sulla's *imperium* which was disputed at the time – see my article in *AJAH* 1982. — P. 17 : Although it is supported by Plutarch, Hinard rejects Sallust's description of Sulla as he joined the Jugurthine War as *rudis antea et ignarus belli* (*Jug.* 96) and prefers instead to conjecture unprovable previous military service (*L'Africa Romana*, 1988). Analogy rather than hypothesis might fit this better and do less violence to our sources. Sulla has been compared to Cromwell and, like Cromwell, may have been a natural soldier, a quality the experienced Marius recognised. — P. 20 n. 85 : Hinard finds it 'un peu curieux' that I should regard Appian's information on Sulla as largely accurate. I see no reason to change my view on this and in fact Hinard and I are in basic agreement on this author. We both reject the colouring Appian gives to his narrative since it is grounded on a schematic view of Roman history. — P. 27-41 : Here Hinard discusses the events of 88 B.C. My unease centres chiefly around four areas. I remain unconvinced that we can invoke a problematical passage of Plutarch *Sulla* 8 to support the notion that Sulpicius deposed Pompeius Rufus from the consulship (p. 28). Likewise, in attempting to talk up the latter's role, there is a danger, perhaps, Hinard talks down that of Sulla (p. 29-30). Further in claiming that Sulla's behaviour 'n'est pas exactement le premier acte de guerre civile' it may be Hinard underestimates the divisions in Rome at the time (p. 33). Dissatisfied with aspects of the accounts of Appian and Plutarch, Hinard has recourse to the Latin tradition. It seems to me that his reliance on these jejune notices may be misplaced. Nor would I be happy with his own reconstruction of events since it really receives no support from our sources (p. 39-40). — P. 56-60 : Hinard believes Sulla abdicated the dictatorship on the 1st June 81 B.C. He rests his case chiefly on a speech which Dio (36, 31-36) puts into the mouth of Q. Catulus in 67 B.C. In 36, 31, 4 we find there was no overlap between consulship and dictatorship (see Hinard, *REA*

1999) while 36, 34, 2 tells us nobody held the dictatorship for longer than six months and nobody outside of Italy except for A. Atilius Caiatinus in 249 B.C. One might remark that Hinard's faith in Dio contrasts with his doubts about Appian and Plutarch and for some that faith might be shaken by an article, which was of course unknown to Hinard, by B. Saylor Rogers (*GRBS* 2008) which deploys a number of interesting arguments against using this speech as an historical source. However, even if we meet Hinard on his own ground there are difficulties. On his reconstruction Sulla would be a *priatus* until the consular elections. More importantly he rejects the evidence of the contemporary Cicero especially *Pro Roscio* 25 which says that Roscius was murdered some time after June 1st 81 B.C. and that news of this was brought to Sulla's camp at Volaterrae. Hinard's attempts here (p. 100-101) and in the Budé (p. xxii-xxiii) to dismiss this seem to me a counsel of desperation. The most natural inference to draw from Cicero is surely that Sulla as dictator was conducting the siege, something which is not incompatible with his role as lawgiver. There is, of course, the possibility that somebody else could then be conducting it on his behalf. Speaking technically he would be under Sulla's auspices. But that, too, makes Hinard's position difficult. The *potestas* and the *imperium* of a *consul designatus* were 'sans effect' (Willems, *Droit Public*, p. 246). — There is a coda to this discussion which deserves note. In the course of it Hinard (p. 56, n. 74) takes K. Christ and others to task for continuing to date Sulla's resignation from the dictatorship to 79 B.C. yet he himself (p. 57) also places Pompey's triumph in that year which is impossible. He seems to be unaware of the arguments advanced which would place it most likely in 81 B.C., although 80 B.C. might also be considered. For these see Badian, *Hermes* 1961 ; Keaveney, *AC* 1982; Hillman, *Latomus* 1997. — P. 63: Unlike Hinard I would not follow Magdelain in the view that there were 'deux formes distinctes de l'imperium'. See my *AJAH* article (1982). — P. 87, n.74 : To suggest that the suicide of Papius Mutilus as described in Liv. *Ep.* 89 might be a 'rite sacrificiel' is open to the charge, I think, of squeezing too much from a curt source. Perhaps his suicide can be viewed simply as a reproach to a disloyal wife ?

Arthur KEAVENEY.

W. Jeffrey TATUM, *Always I Am Caesar*, Oxford - Malden (MA), Blackwell, 2008, 23 × 15,5 cm, xiv-198 p., 16 fig., 3 cartes, 14,99 £, ISBN 978-1-405-17525-8.

Cet ouvrage, tiré des conférences publiques faites par l'auteur en 2005 à l'Université d'Otago, montre que celui-ci est certainement un bon professeur : il a le don de l'«accroche» pour appâter l'auditoire en début de discours, le sens aigu du raccourci éclairant qui synthétise en quelques phrases une longue analyse, l'art de rapprocher tel personnage antique de tel de nos contemporains pour mieux le cerner sans anachronisme, le génie de la formule qui fait mouche et qu'on mémorise facilement. Il reste d'ailleurs, dans la tonalité de l'ouvrage, quelque chose de l'oralité première (cf. p. 42 ; 44 ; 52...). C'est assez dire si le lecteur se prend souvent à sourire en lisant ce petit livre vif et enlevé. La rançon de cet agrément de lecture est non pas que le livre est superficiel – certaines remarques vont au contraire fort loin – mais que le lecteur, comme il en est honnêtement averti p. 12, est obligé de faire confiance à l'auteur : ni notes, ni références, ni apparat critique, peu de citations directes des textes anciens, juste un appendice bibliographique en fin de chapitre, comme un professeur invite l'étudiant, en fin de cours, à des lectures complémentaires en lui conseillant quelques ouvrages. Une bibliographie à la fin, exclusivement en langue anglaise, à l'exception – dont l'auteur s'excuse p. 41 – des deux ouvrages fondamentaux de H. Strasburger ;

on peut donc écrire un livre sur César sans mentionner une seule fois M. Rambaud, ni G. Zecchini, ni L. Canfora, ni Y. Le Bohec ! Arrêtons-là la liste des oublis ou ignorances communs à la philologie anglo-saxonne, qui fonctionne de plus en plus en vase clos, et reconnaissons qu'en revanche, l'auteur est parfaitement au fait de tout ce qui paraît en anglais sur César et autour de lui. Utiles sont les arbres généalogiques de César, des Aurelii Cottae et de Caton proposés en début de livre, moins nécessaires les cartes sommaires de la Méditerranée, de Rome et du Forum au temps de César. De même, si certaines illustrations sont bienvenues (notamment les monnaies), d'autres, comme les reproductions de tableaux pompieri, n'apportent rien au texte. Bref le lecteur est perpétuellement balancé entre ce qui pourrait être de la bonne vulgarisation scientifique – qu'il ne faut absolument pas mépriser au demeurant et qui justifie les développements clairs et justes sur le système politique romain, les conditions de la guerre antique, la religion romaine, le droit foncier, la condition de la femme à Rome – et une mise au point extrêmement rigoureuse et précise de la recherche anglo-saxonne la plus pointue sur César. Si bien qu'on ne sait pas très bien à quel public s'adresse cet ouvrage. Est-ce un reproche ? Non nécessairement : on pourrait tout autant vanter la qualité d'un livre qui peut être lu avec profit aussi bien par un amateur éclairé que par un philologue averti ou un historien spécialiste. — L'auteur se défend à juste titre (p. 3-4) d'avoir voulu écrire une biographie de César, même s'il est bien obligé de consacrer quelques pages (7-12) à un rappel rapide des principales étapes de la vie du grand homme, à partir des sources anciennes, dont il souligne qu'elles sont très nombreuses sur lui – avec une très bonne page (15) sur la valeur du témoignage de Cicéron. Il reste que la succession des chapitres épouse *grosso modo* la chronologie : sont tour à tour examinés les débuts politiques de César, le conquérant des Gaules, le *pontifex maximus*, son œuvre édilitaire à Rome, l'homme à femmes, le général félon, l'assassinat du dictateur et enfin l'après-Ides de mars, jusqu'à Auguste. On voit tout de suite qu'il manque à ce panorama une facette, et non des moindres : l'homme de lettres. Les *Commentarii* n'intéressent l'auteur qu'en tant que «document» historique, qu'il suit trop souvent aveuglément, notamment pour le *Bellum Gallicum* ; c'est là que la lecture de M. Rambaud eût été utile. Quant au reste de l'œuvre littéraire, même si elle est perdue, nous en avons suffisamment de témoignages indirects pour qu'un développement sur elle soit possible et souhaitable, même d'un point de vue strictement historique, ne serait-ce que pour compléter son portrait ou pour mieux comprendre la complicité intellectuelle qui l'unissait à des adversaires politiques comme Cicéron ou Varron. L'auteur n'est pas tendre pour Cicéron (p. 170 sq.) – non plus que pour Caton (p. 38 sq. ; 127 ; 143) – parce qu'il retient le Cicéron des *Philippiques*, sans s'interroger sur ses relations avec César, pourtant si riches et si nuancées. — Rendre compte en détail de tous les points dont la lecture nous a fait réagir, en bien ou en mal, nous entraînerait trop loin. Pointons donc les plus saillants, chapitre par chapitre. On sera surpris de lire dans le chap. 1 que César n'avait pas d'hostilité à l'égard de Sylla, quand d'autres passages, plus loin, attestent celle-ci ; et dans les traumatismes de jeunesse de César, il aurait fallu mentionner la guerre sociale et la guerre de Spartacus. Le chapitre sur la guerre des Gaules est le plus faible : trop d'approximations et d'erreurs, dont on doute qu'elles proviennent d'A. Goldsworthy – unique source critique citée. À l'évidence, W. J. Tatum n'est pas un historien militaire, même si la lecture de ses réflexions sur le problème de l'impérialisme romain (p. 42-55) doit être recommandée. Tout comme les excellentes pages qui ciblent le problème de notre perception moderne du paganisme, déformée en plus – mais cela ne touche que le monde anglo-américain – par une

déformation de vision, propre au protestantisme, de la religion romaine (p. 65-69). Du chapitre sur César bâtisseur, nous retiendrons surtout l'intéressante approche sociologique de la construction publique à Rome (p. 80-91). L'auteur, au chapitre suivant, a raison de souligner le fait que César fut élevé par des femmes, qu'il fut *a mamma's boy* ; s'il a raison de tordre le cou à la légende de Brutus fils de César, il a peut-être tort de ne pas croire à la croisière avec Cléopâtre et sûrement tort dans son explication du maintien durable de la statue de la reine d'Égypte dans le temple de *Venus Genetrix* après la mort du dictateur : la véritable raison est que, sous les traits de Cléopâtre, la statue – qui plus est, *consacrée* – représentait la déesse. Du chapitre consacré à la guerre civile, retenons, en positif, les pages sur l'importance des grandes individualités en histoire (p. 122 sq) et la double illusion, avant le franchissement du Rubicon, des partisans de la paix – «César ne fera pas la guerre civile» – et de la guerre – «César, s'il la fait, la perdra» (p. 138 sq) ; en négatif, l'idée douteuse que César n'aurait rien eu à craindre s'il s'était placé sous la protection de Pompée. (p. 135 sq). Le meurtre de César donne à l'auteur l'occasion de souligner la jeunesse générale de la classe politique romaine (145 sq), compte tenu de la durée moyenne de vie, qui explique la hâte de César à faire ses réformes – idée que nous approuvons d'autant plus que nous l'avons nous-même exposée jadis ; de là à penser que les conjurés ont tué César parce qu'ils le trouvaient trop vieux (p. 161), il y a un pas que nous ne franchirons pas. L'auteur a raison aussi de mettre en évidence l'importance de l'*amicitia* dans les relations politiques à Rome (p. 153 sq.). On ne le suivra pas, en revanche, quand il juge que la philosophie, à laquelle il consacre un développement sommaire et superficiel (p. 156 sq.), fut d'un poids déterminant dans la décision des césaricides (p. 159 sq.), en omettant la tradition romaine de l'*odium regni*, autrement plus prégnante. Et dire que l'assassinat de César fut *sudden and quick* (p. 165 sq.) est tout sauf exact. Enfin, le dernier chapitre est excellent : l'auteur a raison de souligner que l'absence tragique de Cicéron après les Ides de Mars est très largement responsable de l'impasse politique où se retrouvèrent les césaricides (p. 168 sq.) ; il montre aussi fort bien qu'Antoine fut un fin politique (p. 172 sq.) et que la prétention d'Octave à être «fils» de César résulte d'un tour de passe-passe juridique (p. 174 sq.). — Comme on le voit, on ne sera pas d'accord avec toutes les propositions de ce livre. Mais il se recommande par l'originalité de certaines approches des problèmes et par l'acribie de la démarche générale. Et puis – répétons-le – on ne s'ennuie pas une seconde à lire ce livre tonique et brillant. Paul M. MARTIN.

David M. JACOBSON et Nikos KOKKINOS, *Herod and Augustus. Papers Presented at the IJS Conference, 21st-23rd June 2005*. Edited by D. M. J. and N. K., Leyde - Boston, E. J. Brill, 2009 (IJS Studies in Judaica, 6), 25 × 17 cm, xiv-502 p., fig., 195,00 €, ISBN 978-90-04-016546-5.

Le personnage et l'époque d'Hérode le Grand occupent décidément le devant de la scène dans les récentes études juives. Le volume édité chez Brill par D. M. Jacobson et N. Kokkinos contient le texte révisé de dix-neuf exposés présentés en 2005 à un symposium organisé par l'Institut d'Études Juives du *University College* à Londres. L'introduction des éditeurs résume les contributions des conférenciers (p. 1-10), chacune précédée d'un substantiel sommaire en anglais et suivie d'une bibliographie, où les publications en langue française sont excessivement rares. Les illustrations sont rejetées à la fin du volume et imprimées sur du papier de meilleure qualité (p. 419-502). Les contributions sont regroupées en sept thèmes généraux. Le pre-

mier, centré sur l'idéologie augustéenne et hérodiennne, comprend trois études. E. S. Gruen traite d'Hérode, de Rome et de la Diaspora (p. 13-27), montrant que celle-ci n'a guère bénéficié d'une aide d'Hérode. K. Galinsky examine le rôle d'Hérode dans le programme augustéen de renouveau culturel (p. 29-42) et A. Lichtenberger se demande si les constructions hérodiennes avaient pour but la romanisation du pays (p. 43-62 et 419-424). Selon l'Auteur, Hérode ambitionnait plutôt de se créer l'image d'un monarque hellénistique de grande envergure. Les sources littéraires et documentaires sont passées en revue dans la deuxième partie de l'ouvrage. Nicolas de Damas est présenté par M. Toher (p. 65-81), l'œuvre de Flavius Josèphe est examinée par J. Sievers qui s'attache à analyser l'étude consacrée par Richard Laqueur à l'image contrastée d'Hérode dans *La Guerre juive* et dans les *Antiquités judaïques* (p. 83-112). D. T. Ariel examine les émissions monétaires d'Hérode le Grand (p. 113-126 et 425-427) et D. Goodblatt passe en revue les sources écrites de la Judée remontant à l'époque hérodiennne au sens large, notamment les textes de Qumrân et des grottes du Désert de Judée (p. 127-154). Il s'intéresse spécialement aux textes datés. L'Auteur s'interroge aussi sur l'origine de la titulature d'Hérode chez Appien, *Guerre civile* V, 75, § 319. En effet, Marc-Antoine est censé avoir nommé Hérode roi «des Iduméens et des Samaritains» (p. 138-139), pas des Judéens. Plutôt que de recourir à l'hypothèse peu vraisemblable d'une erreur de scribe ou d'une omission, comme on a coutume de le faire, il faut plutôt reconnaître, pensons-nous, qu'Appien était bien informé. Certes, il pouvait utiliser la terminologie de l'époque flavienne, quand l'Idumée désignait souvent la Judée ou toute la Palestine, comme on peut le remarquer dans les extraits de poésie épique réunis par A. Sacerdoti dans St. Manferlotti et M. Squillante, *Ebraismo e letteratura* (Napoli, 2008, p. 21-34 ; cf. *Latomus* 69 [2010], p. 880-881). Mais il est préférable d'admettre que cette nomination date des environs de l'an 40 et que Marc-Antoine et le Sénat romain reconnaissaient encore Jean Hyrcan II comme ethnarque de la Judée. L'information de Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques* XIV, 14, 4, § 385, est dès lors incorrecte, sans doute délibérément faussée, et elle provient probablement de Nicolas de Damas. Un complément d'information est fourni par la légende monétaire «A(nnée) 3» avec le monogramme «TR», que Y. Meshorer (*A Treasury of Jewish Coins from the Persian Period to Bar Kokhba*, Jérusalem 2001, p. 62) interprète au sens de «Tétrarque (de Samarie)», titre que Marc-Antoine avait conféré à Hérode en 42/41 av.n.è. (*Guerre* I, 12, 5, § 243-244 ; *Ant. jud.* XIV, 14, 1, § 324-326). L'an 3 correspond alors à 40/39 et le monogramme indiquerait qu'Hérode ne portait pas encore de titre royal à ce moment. — Le troisième thème concerne les programmes de construction, examinés du point de vue économique par J. Geiger (p. 157-169) et sous l'angle archéologique et architectural par E. Netzer (p. 171-180 et 428-454), tandis que J. Patrick s'intéresse en particulier aux vastes édifices destinés au divertissement et aux jeux publics (p. 181-213 et 455-467). Parmi les nombreux sites pris en considération, seuls le Mont du Temple et Césarée ont bénéficié d'une étude particulière. B. Burrell examine les structures urbaines de Césarée (p. 217-233 et 468) et D. Bahat analyse les origines architecturales du Temple hérodien, qui devait être conforme aux normes bibliques (p. 235-245). Les descriptions qu'en donne Flavius Josèphe dans *La Guerre juive* (V, 5, 1-8, § 184-247) et les *Antiquités judaïques* XV, 11, 1-7, § 380-425 ; XX, 9, 7, § 219-222) correspondent au Temple hérodien, tandis que celles de la Mishna s'appliqueraient au sanctuaire de l'époque hasmonéenne, comme l'avait déjà suggéré Rabbi J. Hildesheimer en 1877. On les trouve surtout dans les traités *Tamid*, *Middoth*, *Parah*, également *Yoma* et *Sheqalim*. — Parmi les arts du royaume

hérodien, seules les peintures murales sont passées en revue par S. Rozenberg (p. 249-265 et 469-479), tandis que la céramique du Quartier juif de la Vieille ville est abordée par A. A. Barrett, qui examine la fonction de procureur (p. 281-302), tandis que D. B. Saddington caractérise le rôle des armées des clientèles royales sous le règne d'Auguste (p. 303-323). Puis, S. G. Schmid présente la «propagande» royale nabatéenne face à Hérode et à Auguste (p. 325-359 et 489-498), alors que J. Creighton se tourne vers l'ouest et campe des personnages contemporains d'Hérode en Angleterre, dans le nord-est de la Gaule, en Norique et Maurétanie (p. 361-381 et 499-502). C'est surtout le monnayage qui est utilisé à cette fin, avec Arda, le chef des Trévires, Juba II, roi de Maurétanie, Commios et Tincomarus en Angleterre, Cogestlus et Voccio en Norique. Le dernier thème concerne la religion et se limite à la contribution de D. R. Schwartz, intitulée «Un temple et beaucoup de synagogues» (p. 385-398). On n'y relève aucune mention des mouvements et groupements religieux juifs de la Judée, notamment ceux de la communauté de Qumrân. — Le volume comporte un index, établi d'une manière étrange en fonction de chaque contribution (p. 399-415) ; ce n'est certainement pas un exemple à suivre. Le lecteur trouvera dans l'ouvrage une série d'aperçus intéressants et de bonnes mises au point sur les divers sujets traités. Il n'en fera guère un livre de référence, car le volume n'est pas nécessaire pour le chercheur, heureusement dispensé de devoir payer un prix exorbitant.

Edward LIPiŃSKI.

Emmanuel SOLER, *Le sacré et le salut à Antioche au IV^e siècle apr. J.-C. Pratiques festives et comportements religieux dans le processus de christianisation de la cité*, Beyrouth, Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient, 2006 (Bibliothèque archéologique et historique, 176), 28 × 22,5 cm, VIII-288 p., 16 pl., ISBN 2-35159-031-7.

Cet ouvrage peut paraître quelque peu étranger aux études latines strictement dites, puisqu'il concerne la partie orientale et grecque de l'Empire Romain et qu'il fait appel surtout aux écrivains grecs de l'époque (Julien l'Apostat, Libanius, Jean Chrysostome). Cependant, faisant appel quelquefois à Ammien Marcellin, cet ouvrage par le dessein qu'il poursuit pourrait peut-être être transposé à d'autres cités de la partie occidentale de l'Empire, ou à notre époque contemporaine, en raison de la multiculturalité d'Antioche. E.S. part en fait d'une contradiction de P. Petit (*Libanius et la vie municipale à Antioche...*), suivi par d'autres spécialistes, sur le nombre de chrétiens à Antioche. Pour lui, une analyse des pratiques religieuses et festives des Antiochiens permet de mieux déterminer leurs croyances et leur façon d'assurer leur salut, ainsi que l'évolution de cela tout au long de la seconde moitié du IV^e siècle ; c'est pourquoi il entreprend d'un point de vue différent l'analyse des écrits de Libanius, de l'empereur Julien et de Jean Chrysostome, dont les homélies doivent être en prise directe avec les événements qui surviennent dans la cité. L'A. distingue dans Antioche trois pôles, un chrétien, un païen, un judaïque, et y met en valeur trois lieux festifs, la ville, le plateau de Daphné, le mont Silpios. Contrairement à maints prédécesseurs du XX^e siècle qui, chacun dans leur pays en Europe, ont été marqués – héritage de l'histoire ! – par des oppositions tranchées p. ex. entre croyants et libres penseurs (France, Belgique p. ex.), ou entre catholiques et protestants (Allemagne, Angleterre p. ex.), l'A. fait découvrir à Antioche un pluralisme de confessions et aussi des confessions pluralistes, qui plus est, un «œcuménisme» chez un certain

nombre d'Antiochiens, digne de la fin du ^{xx} siècle (l'A. s'oppose à la notion de «syncrétisme religieux» de M. Simon, p. 118). C'est ainsi que certains lieux, comme le plateau de Daphné, se voyaient fréquentés par les néo-platoniciens (avant Valens), par la populace antiochienne et par les chrétiens (p. ex. le culte de St Babylas), d'où également un pluralisme d'édifices. Les nombreuses fêtes qui rendaient Antioche célèbre notamment pour ce motif (cf. p. 228 la déclaration de Libanius), participaient à ce «décloisonnement» des croyances (p. 165 l'A. n'est pas tout à fait d'accord avec A. J. Festugière, *Antioche païenne...* sur le prétendu paganisme invariant de l'âme humaine), et certaines d'entre elles, d'origine gréco-romaine ou syrio-sémitique, avaient tendance à «dépasser les bornes» au jugement d'un Julien l'Apostat ou d'un Jean Chrysostome. À ce propos, nous pourrions reprocher à l'A. d'affubler ces fêtes de transgression de l'épithète de «dionysiaque», alors que le culte de Dionysos, de l'aveu d'E.S., n'est jamais (ou très rarement) mentionné (p. ex. p. 174 et suiv., 226) ; à notre avis, il commet la même erreur que les écrivains antiochiens du ^{iv} siècle qui recouvraient d'un vocabulaire hérité de l'époque classique des ^v et ^{iv} siècles av. J.-C. des réalités nouvelles. Aussi admettrions-nous que par convention l'épithète «dionysiaque» désigne le sacré de transgression tel que les Antiochiens le pratiquaient au ^{iv} siècle. Toutefois, l'A. a raison d'insister sur le fait que le climat festif fréquent à Antioche n'est pas un *topos* littéraire, comme pourrait le faire croire p. ex. une comparaison entre certains écrits de Julien l'Apostat et la description de la démocratie au livre VIII de la *République* de Platon, mais une réalité favorisée par l'urbanisme (larges places et rues éclairées la nuit !, imbrication des diverses communautés religieuses). Cette permanence des fêtes et leur exubérance est parfois mal comprise de certains : ainsi de Julien l'Apostat qui traite les Antiochiens opposés à lui de «chrétiens» – l'A. montre à juste titre que l'empereur romain fait une généralisation abusive et en réalité utilise ce vocable comme une insulte (p. 31), et nous ajouterions que le terme de «Syriens» appliqué par l'empereur aux Antiochiens est du même acabit (p. 57 ; voir p. ex. le livre de Dauge sur *Le barbare* (Bruxelles, 1981) – ; ainsi également de Jean Chrysostome, spectateur de la dégénérescence de certaines fêtes chrétiennes. L'A. montre avec à propos au sujet de ces deux personnalités hors pair, l'échec de l'un, et à 25 ans d'intervalle, la réussite de l'autre. L'A. souligne à bon escient l'importance du culte sacrificiel (et de son rétablissement) aux yeux de l'empereur philosophe, et lié à cela p.ex. le projet de reconstruction du Temple à Jérusalem (p. 50-51), mais l'A. aurait pu davantage insister sur les «maladresses de cet intégriste archaïque» (voir notre article dans *Byzantion* en 1991). Certaines des décisions de ce dernier ont tourné à ce que nous qualifierions de «carnaval de Romains», tel le martyre le 4 février 363 de Juventin et de Maximin (p. 54 et suiv.), tel le transfert de la dépouille de St Babylas, telle la «question des cimetières» (p. 58-59 ; digne de celle qui agita la Belgique indépendante au ^{xix} siècle !) ; car ce transfert, comme le fait voir l'A., ne se produit pas en la seule présence des chrétiens, trop divisés à ce moment-là entre ariens, mélécians et nicéens intransigeants, mais avec tous les Antiochiens, païens et chrétiens confondus, exaspérés par la politique impériale. Quant à Jean Chrysostome et les mélécians comme lui (l'évêque Flavien p. ex.), après un quart de siècle de déboires, ils ont réussi à s'imposer, les circonstances les y aidant, comme le souligne l'A. : leur réussite prouve la christianisation tardive de tout Antioche (p. 189) et infirme le concept de laïcisation mis en avant par P. Petit (p. 83-89). Les circonstances qui permettent à Jean Chrysostome et ses coreligionnaires d'imposer leur «pensée unique» sont la présence d'un empereur nicéen en la personne de Théodose, certains événements comme un séisme ou la répression

d'une révolte des Antiochiens, répression tempérée par l'approche de la période pascale (p. 236), l'opportunisme de l'évêque mélésien Flavien, et le talent de prédicateur «consensuel» de Jean Chrysostome, à quoi il faut ajouter le «coup de main» de certains ascètes ou ermites dont la vie exemplaire dans des lieux retirés (montagnes, désert) les faisait passer aux yeux des Antiochiens comme des saints hommes, devenus après leur mort, des intercesseurs auprès du Dieu des chrétiens ou de l'empereur (p. 215 et suiv.). Mais, même à la fin du iv^e siècle, Jean Chrysostome avoue que le tempérament festif et l'«esprit ouvert» de ses compatriotes risquent de perturber ou de faire dégénérer les rites chrétiens ; aussi tente-t-il notamment de canaliser cette exubérance par le recours à un vocabulaire «dionysiaque» (p. 169 et suiv.) et de «récupérer» les non-chrétiens par une démarche (au sens propre) imposée lors des fêtes chrétiennes. Mais son combat rencontre des difficultés, et tel Salvien de Marseille, dirions-nous – car l'A. ne fait point le parallèle (p. 84-85) –, le prédicateur doit lutter contre p. ex. l'attrait des divertissements (courses hippiques, théâtre) ou des synagogues, où sont exposés des livres saints comme la Torah et l'Ancien Testament (p. 96 et suiv.). Nous laisserons aux spécialistes de la littérature grecque tardive le soin d'apprécier les très nombreuses traductions faites par l'A. des écrits de Libanius et de Jean Chrysostome, et à ceux du christianisme du iv^e siècle et de ses querelles théologiques celui de critiquer les différences soulignées par l'A. entre nicéens, mélésiens, homéousiens, homéens, anoméens, ariens, semi-ariens, proto-paschites. Ces divers «courants» du christianisme qui se sont affrontés ou parfois se sont accordés au iv^e siècle à Antioche prouvent que cette ville, comme l'écrit pertinemment l'A., est une nébuleuse religieuse (p. 141), comme il en est de même des divers «courants» dans le paganisme. Car qu'y a-t-il de commun entre les néoplatoniciens et les Sémites d'Antioche fêtant la Maïouma, alors qu'ils fréquentent, les uns et les autres, p. ex. le plateau de Daphné, comme il en est de même pour l'importante communauté juive. Beaucoup de ces chrétiens, païens et juifs vivaient les uns à côté des autres (pas de ghettos !), se fréquentaient et participaient à un certain nombre de rites et de fêtes relevant de la religion d'autrui. Cette ouverture, cette «tolérance» (on retrouve des représentations païennes dans des demeures peut-être chrétiennes, cf. p. 81), cet «ecuménisme» permettaient à chacun, comme le démontre l'A., de chercher son salut ici-bas et dans l'autre monde. N'appliquaient-ils pas la maxime de Symmaque que malheureusement l'A. ne cite pas : «il y a plus d'un chemin pour accéder à un si grand mystère» (*Relatio*). Il faut rendre grâce à l'A. de nous avoir restitué l'image d'une cité pluraliste antique, mais nous regrettons cependant que l'A. n'ait pas élargi son point de vue en se référant aux spécialistes du sacré de transgression (Roger Caillois p. ex.) qui l'auraient incité à plus de prudence, lorsqu'il suit le témoignage des contemporains selon lesquels la « sédition des statues » a été amplifiée par la contestation des jeunes Antiochiens (p. 228). L'on sait que les auteurs anciens attribuent toujours les révolutions, *néotérismoi* en grec ancien, aux jeunes, *néoi* en grec. Qui plus est, la description de l'événement par Libanius semble appartenir au registre «du monde renversé», du monde à l'envers, dont l'origine pourrait remonter au mythe du *Politique* de Platon. L'opposition entre la célérité qu'a le *kômos* (cortège festif) antiochien – à ce propos l'A. a raison de corriger la traduction de Ch. Lacombrade pour les écrits de Julien l'Apostat du verbe *kômazein* qui signifie «faire le *kômos*» et non «commencer l'orgie» (p. 56 n. 131) – et la majesté du pas (*badizein* en grec) que veut imposer Jean Chrysostome lors de son triomphe sur les autres sectes chrétiennes, ne reflète-t-elle pas celle entre jeunes et vieux que p. ex. G. Dumézil a montrée dans *Mitra - Varuna* (Paris, 1948, p. 39-54), dans le chapitre inti-

tulé «*celeritas et grauitas*» ? Enfin il faut déplorer quelques fautes typographiques (p. ex. p. 216 lire IV^e et non VI^e siècle, p. 150 : Endzeit ; p. 99 ἐγκοίμησις) et regretter l'anglicisme (p. 73) d'«initier un complot». Quoi qu'il en soit, E.S. présente un ouvrage très utile pour les savants qui s'intéressent à Antioche, à la partie orientale de l'Empire Romain, aux divers courants religieux et philosophiques qui s'y sont développés, et aux écrivains qui les ont portés dans la seconde moitié du IV^e siècle. Ce livre peut en même temps nous faire réfléchir sur notre époque et sur les civilisations où s'épanouissent multiculturalité et liberté de pensée. Marcel MEULDER.

Gilles SAURON, *La peinture allégorique à Pompéi. Le regard de Cicéron*, Paris, Picard, 2007 (Antiqua 10), 30 × 24,5 cm, 221 p., 132 fig., 59,00 €, ISBN 978-2-7084-0767-1.

Ce bel ouvrage fait pendant à celui que l'auteur a consacré, il y a près de dix ans, dans la même collection *Antiqua*, dirigée par G. Nicolini, à la fameuse frise mégalo-graphique de la Villa des Mystères. Le format s'est agrandi et permet une mise en page plus lisible, ainsi qu'une insertion plus satisfaisante de l'illustration qui, tant en couleurs qu'en noir et blanc, est d'une excellente qualité. — G. Sauron reprend ici, en six chapitres très denses, un problème crucial posé par les plus imposants décors peints que nous ait légués le monde romain : les ensembles architectoniques de 2^e style initial dont les villas de Boscoreale et d'Oplontis offrent les meilleurs exemples ; si l'on se réfère à la nomenclature, toujours utilisée, de H. G. Beyen pour préciser l'évolution chronologique du 2^e style, il s'agit des phases Ib et Ic, qu'il y distingue et qui recouvrent pratiquement les quatre dernières décennies de la République (env. -80/-45). Le débat sur les modèles possibles et sur l'interprétation de ces décors dure depuis la découverte, au début du XX^e s., de l'édifice de Boscoreale ; il a été ravivé, à partir des années 60, par les fouilles d'Oplontis. Après un rappel des principales thèses soutenues pour expliquer la genèse de ces peintures, — thèses qui, tout en étant très hétérogènes, ne s'excluent pas pour autant entre elles —, l'A. tente de dépasser à la fois les polémiques et les théories partielles pour proposer une lecture personnelle, que plusieurs de ses précédents travaux ont déjà fait connaître, mais qu'il affine et actualise. Sa démarche repose d'abord sur un examen global et minutieux des documents, ce qui, reconnaissons-le, n'a jamais été effectué avec une telle précision. C'est ainsi que le *cubiculum* M de Boscoreale — dont il est admis qu'il transpose l'ornement peint des *pinakes* d'un *proskenion* — est analysé avec le souci de ne rien omettre de ses particularités dans l'étagement des plans ; on y remarque aussi des «aberrations» architectoniques, comme celle de péristyles sans toit ouverts sur le ciel et entourant une *tholos* vide ; plusieurs objets — pommes de pin, grenades, brûle-parfum — figurant devant celle-ci, de même qu'une guirlande prolongée par un lien pendant au-dessus du brûle-parfum, permettent de renforcer l'interprétation de nature allégorique que soutient l'A., s'appuyant sur des textes de Cicéron et de Varron : il s'agirait d'évoquer métaphoriquement la destinée de l'âme et son «domicile céleste», selon la tradition platonicienne. Un rapprochement formel de ces architectures peintes avec la structure du *propylon* du *Sebasteion* d'Aphrodisias, qui s'en inspirerait près d'un siècle plus tard, tend à conforter cette interprétation, puisque cet édifice est un temple destiné à célébrer l'apothéose des empereurs julio-claudiens. Soucieux d'être bien compris dans sa conception de l'allégorie, G. Sauron en propose une définition large, fondée sur l'usage rhétorique du terme, dont le lien avec le langage oraculaire est souligné. S'agissant de replacer l'allégorie picturale qu'il

évoque dans son contexte historique, l'A. penche, non sans vraisemblance, pour une datation haute des décors considérés, et propose, plutôt que de les attribuer «à d'hypothétiques colons césariens» d'y voir la marque de l'aristocratie sénatoriale qui s'était implantée en Campanie après -80, et dont Cicéron était un des membres les plus éminents, ce qui tend à justifier la qualité particulière d'ensembles picturaux comme ceux de Boscoreale et d'Oplontis. — C'est donc à partir de cette datation que l'A. va se pencher sur la thématique des décors appartenant aux deux villas de Boscoreale et d'Oplontis. Il consacre d'abord un chapitre à un thème essentiel, celui du théâtre. On sait que, depuis les Cyniques, l'assimilation de la vie à une pièce de théâtre est courante. Reste à savoir quelles significations on peut lui donner. Le rôle politique joué par le théâtre en Grèce hellénistique mit un certain temps pour être accepté à Rome, et il fallut attendre l'année -55 pour y voir construire *en dur*, le théâtre de Pompée, outil de sa propagande en tant que héros providentiel. L'assimilation des principaux personnages de la cité à des figures héroïques s'amplifie au cours du I^{er} s. et c'est dans ce contexte que l'on devrait, selon l'A., expliquer les fresques «théâtrales» de 2^e style, dont l'atrium de la villa d'Oplontis offre une excellente illustration. Ces fresques possèdent un riche décor, qui s'organise autour de trois portes évoquant une *frons scaenae*, mais dont le caractère peu réaliste et disparate est justement souligné. D'où la suggestion de chercher du côté de l'allégorie l'explication de ce schéma, diversement interprété, en s'appuyant notamment sur un texte de Varron. On ne saurait reprendre le détail d'une argumentation très érudite, qui tend à démontrer ce qui serait la préoccupation constante des commanditaires dans le choix de la plupart des éléments du décor : la quête de l'immortalité céleste, ce triomphe sur la mort dont les Victoires ornant les vantaux des portes seraient un des signes les plus patents. Ces portes seraient donc les «portes du ciel», s'ouvrant sur un au-delà d'apothéose. — Deux chapitres tendent à conforter et à préciser l'interprétation allégorique, en essayant d'identifier les propriétaires des villas en question, mais en utilisant des méthodes différentes : c'est par l'examen global du décor de la villa de Boscoreale que l'A. tente de démontrer que le commanditaire était P. Aninius, un colon romain proche de P. Sylla, mais il en va autrement pour l'édifice d'Oplontis, dont, à partir de la seule analyse de la salle 15, on aboutit à proposer comme propriétaires les Pupii Pisones, hauts magistrats romains et amis de Cicéron. On n'entrera pas, ici non plus, dans le détail d'une étude qui reprend nombre d'analyses déjà connues par de précédents travaux de l'A. A Boscoreale, on relèvera l'interprétation plausible des deux démons figurant à l'entrée de la salle H comme «allégories des causes de la génération humaine», en liaison avec la *Venus Victrix*, «symbole de la puissance d'union des contraires du cosmos» formant le pivot du décor de la salle elle-même (dont l'A. avait déjà proposé ailleurs un minutieux examen), décor «mégalographique» qui a suscité maintes controverses et qui est ici analysé précisément : si l'on souscrit sans réserve à l'exégèse de la paroi gauche (Démétrios de Phalère contemplant la soumission de la Perse à la Macédoine), on sera plus circonspect sur les hypothèses formulées pour la paroi droite (Sappho, Cassiopée et Céphée, puis Andromède), ce qui n'affaiblit guère, toutefois, l'idée générale qui consiste à voir dans ces différentes scènes des illustrations mythiques de l'apothéose astrale. Par un subtil rapprochement entre cet ensemble et une tombe étrusque ayant appartenu à la famille des Anina (présence de deux «démons» à l'entrée des deux monuments), l'A. suggère, non sans précautions, que la villa de Boscoreale aurait pu appartenir à un P. Aninius, d'origine probablement étrusque, dont une inscription mentionne l'existence à Pompéi, dans les thermes de Stabies. Il faut avouer que sa longue argumentation revêt un

caractère très hypothétique, se fondant notamment sur la ressemblance du plan des ces thermes et de celui de la villa. On doit la comprendre toutefois dans la perspective globale qui est la sienne : chercher les indices qui peuvent permettre d'attribuer les peintures de Boscoreale à une grande famille appartenant aux colons romains proches de P. Sylla et ayant eu recours à l'allégorie cryptée dans le décor intime d'une somptueuse demeure. — La démarche qui tend à identifier le propriétaire de la villa d'Oplontis est du même ordre. Elle repose sur l'analyse (reprise de travaux plus anciens de l'A., notamment son *Quis deum ?*) du décor, particulièrement soigné, d'une grande salle d'apparat (n° 15 du plan de la villa). Cette analyse, très minutieuse, indispensable à la démonstration, permet de s'interroger notamment sur l'agencement des portiques superposés et vus en perspective dans les parties latérales, agencement qui a prêté à plusieurs reconstitutions, dont la plus pertinente paraît celle de l'A. Olivier (p. 112 sq., fig. 69 ; p. 127 sq.). Elle permet aussi d'éliminer les datations aléatoires de divers critiques, car il s'agit bien ici d'un document de la fin de l'époque républicaine, et non pas de la période augustéenne. Mais c'est surtout la présence de trois étoiles surmontant le bassin couronnant le trépied central qui permet à l'A. de conforter son hypothèse : il s'agirait d'un symbole de « l'apothéose astrale d'un défunt dans la constellation des Gémeaux ». Il faut reconnaître que ce qui a pu paraître à certains un détail négligeable ne laisse pas d'intriguer et permet d'étayer l'argumentation, sans oublier que le schéma du portique paraît rappeler celui du complexe édifié par Pompée au Champ de Mars, complexe dont la signification symbolique est admise. Peut-on, alors, identifier le personnage qui aurait conçu et fait exécuter un tel décor ? On ne suivra pas toutes les étapes de la longue démonstration cherchant à prouver qu'il s'agit d'un membre de la famille des Pupii Pisones, aristocrates et hommes d'État bien connus, dont Cicéron était l'ami et qu'il introduit dans plusieurs de ses œuvres, en particulier dans le l. V du *De finibus*. La mise en rapport entre divers éléments de la fresque et l'existence de M. Pupius Piso, consul en -61 – et dont la famille manifeste sa présence en Campanie selon plusieurs sources épigraphiques –, vise à préciser l'interprétation générale. Si certains rapprochements sont plus convaincants que d'autres, tout cela s'inscrirait dans la technique de l'*artificiosa memoria*, telle que Cicéron et la *Rhétorique à Herennius* nous l'enseignent. De là à conclure que Cicéron aurait pu être spectateur de ce décor et en comprendre immédiatement le sens, il n'y a qu'un pas que l'A. n'hésite pas à franchir. — Élargissant le débat, l'A. s'interroge sur les origines du « deuxième style allégorique », dont il pense avoir constaté l'existence dans les décors muraux campaniens. Il précise et enrichit une théorie déjà exposée antérieurement : ces décors seraient à rattacher à une innovation romaine et liée à deux personnalités importantes de la première moitié du -1^{er} s., les Catuli père et fils. La démonstration se fonde sur deux indices : l'intérêt porté au thème de la rotonde et des arcs sous entablement droit, dont l'architecture romaine présente des exemples connus, au Largo Argentina pour le premier et au *Tabularium* pour le second, dans des monuments dont Catulus fils a été l'instigateur. Un long développement est consacré au rôle qu'aurait pu jouer Varron (lié à Catulus père et familier de Cicéron) dans le choix allégorique du thème de la rotonde. Varron avait, en effet, construit une volière de cette forme dans sa villa de Casinum sur le modèle du temple rond du Largo Argentina. L'A. en avait déjà proposé une interprétation symbolique dont il reprend l'essentiel en l'enrichissant. Le but est évidemment de renforcer la thèse selon laquelle le genre de décor mural plus haut étudié est né dans les cercles aristocratiques romains férus de symbolisme spiritueliste. N'est-il pas toutefois bien hardi d'imaginer que le décor supposé de la

chambre à coucher où Catulus père se suicida constitue le prototype des développements que connut le II^e style au cours du -1^{er} s., tout particulièrement en Campanie ? Il est vrai que l'A. présente cette idée comme une hypothèse, dont il n'est pas l'initiateur et qu'il tente de conforter par des rapprochements, parmi lesquels son étude sur le symbolisme du Phare d'Alexandrie mérite de retenir l'attention. On sait que Catulus, Varron et Cicéron possédaient des propriétés sur le golfe de Naples. Ce serait sous leur influence que les décors cités, mais aussi certains autres (notamment dans le *cubiculum* 16 de la Villa des Mystères), appartenant tous à une phase bien définie du II^e style (la phase Ib), se seraient élaborés en recourant à l'allégorie picturale, conformément aux aspirations d'une aristocratie cultivée dont Cicéron lui-même, avec son ami Varron, sont les exemples les plus éminents. Mais l'A. reconnaît que ce genre de décor, particulièrement élaboré et chargé de possibles significations allégoriques, n'a eu qu'une existence éphémère, soit une petite quarantaine d'années et n'est perceptible que dans un nombre limité de riches demeures. Le sens caché qu'il y décèle permet d'expliquer les anomalies architectoniques et l'accumulation de détails dont le caractère ne serait pas simplement ornemental. Ayant encore insisté sur cette thèse qui met en avant un mysticisme astral fortement teinté de platonisme, l'A. se tourne alors vers la doctrine épicurienne et cherche dans le décor peint (assez chichement conservé) de la Villa des Papyrus à Herculaneum les éléments d'un procédé allégorique qui ne se fonde pas, évidemment, sur les mêmes principes essentiels. La comparaison entre le recours à une allégorie cryptée chez les aristocrates du -1^{er} s. et l'usage grossier qu'en fait plus tard Trimalcion dans le roman de Pétrone tend à montrer la distance qui sépare l'univers cultivé des premiers et la mentalité primaire du second. Il est vrai que Vitruve, lorsqu'il parle de décors picturaux hellénistiques, assez voisins de ceux des villas de Boscoreale ou d'Oplontis, se réfère au seul critère d'imitation de la réalité et n'aborde nulle part la notion d'allégorie. Celle-ci aurait été conçue à l'intérieur d'un cercle restreint d'aristocrates qui passaient commande à des peintres virtuoses, venus du monde grec, dont ils se bornaient à utiliser les capacités techniques et le répertoire formel. Le changement radical des types de décor à partir de la période augustéenne correspond à l'instauration d'une nouvelle idéologie qui scelle la disparition des scénographies architectoniques propres aux premières phases du II^e style. — Cet ouvrage témoigne, en plus d'une excellente connaissance de l'art pictural d'époque romaine, d'une immense culture historique, littéraire et philosophique. Il faut suivre pas à pas une démonstration serrée, qui se perd parfois dans les répétitions et qui gagnerait à être allégée de citations dont l'accumulation allonge les phrases et les obscurcit. L'identification trop précise des ensembles picturaux comme ceux de Boscoreale ou d'Oplontis pourra paraître forcée, de même que la mise en rapport directe entre Catulus et l'origine de la conception allégorique du II^e style. Mais un tel effort pour mettre en rapport une forme privilégiée de décor pictural bien situé chronologiquement et une idéologie propre à certains cercles aristocratiques de la dernière période républicaine, dont Cicéron est sans doute la figure la plus marquante, ne peut que susciter un vif intérêt chez tous ceux qui cherchent à mieux pénétrer et à mettre en rapport les modes d'expression d'une civilisation.

Jean-Michel CROISILLE.